

LA VOLONTE HISTORIQUE CONTEMPORAINE
DANS L'OEUVRE DE E. M. CIORAN

A THESIS

SUBMITTED TO THE DEPARTMENT OF FOREIGN
LANGUAGES AND THE GRADUATE COUNCIL OF THE KANSAS STATE
TEACHERS COLLEGE OF EMPORIA IN PARTIAL FULFILLMENT
OF THE REQUIREMENTS FOR THE DEGREE OF
MASTER OF SCIENCE

BY

CONSTANTIN GHE. DUMITRESCU

MAY 1969

Approved for the Major Department

Arthur P. [Signature]

Approved for the Graduate Council

Freeman Hayes

283372 |

HOMMAGE ET RECONNAISSANCE

Je me permets de dédier cette thèse à Mademoiselle le Dr. Minnie M. Miller pour avoir été mon professeur et pour avoir enseigné la langue française pendant 40 ans dans ce collège.

Je remercie vivement à Monsieur le Professeur Dr. David Travis, le président de la section des langues modernes de ce collège pour avoir approuvé le choix de ce sujet.

Les mêmes remerciements à Monsieur le Professeur André Talton pour m'avoir guidé dans l'élaboration de cette thèse.

C. G. D.

TABLE DES MATIERES

CHAPITRE	PAGE
I. INTRODUCTION	1
Quelques Dates Biographiques Sur	
E. M. Cioran	5
Le Plan de Cette Thèse	7
II. CONSIDERATIONS GÉNÉRALES SUR LA	
PENSÉE DE CIORAN	9
Son Oeuvre	9
Son Style	12
La Pensée Sociologique de Cioran	15
Cioran par lui-même	19
III. CERTAINES PUISSANCES CONTEMPORAINES	
ET LEUR VOLONTE HISTORIQUE	23
La France	25
L'Angleterre	35
L'Allemagne	41
L'Espagne	47
Le Peuple Juif	55
Les Etats-Unis	62
La Russie	65
IV. CONCLUSIONS	73
BIBLIOGRAPHIE	80

CHAPITRE I

INTRODUCTION

Le sujet que je me propose de traiter dans cette thèse est tiré de l'oeuvre d'un des plus qualifiés essayistes, si non le plus important, de la littérature française d'aujourd'hui: E. M. Cioran. Le thème est celui de définir les conditions dans lesquelles se trouvent les civilisations contemporaines et le rapport tel comme Cioran le voit, d'une éventuelle volonté historique créatrice de valeurs. Si petite qu'elle soit, cette volonté historique, elle engage d'une manière définitive l'avenir du monde dans lequel nous vivons. C'est bien là une raison pour laquelle je me permets de croire que ce sujet est d'une palpitante actualité.

Bien que Cioran soit l'auteur de quatre volumes d'essais, il n'a pas encore d'études critiques consacrées uniquement à son oeuvre. Le matériel que j'ai pu trouver à son sujet reste tout à fait limité. Ainsi, je me verrai dans la situation de faire moi-même, une incursion dans le monde de ses essais. En ce qui me concerne j'avoue ma faiblesse pour cet écrivain. Ma condition de réfugié m'a rapproché involontairement de ce grand exilé qui est E. M. Cioran. Voilà ce qu'un de ses critiques écrit à propos de son oeuvre et de son exil:

Ce que Beckett a fait pour le théâtre et le roman, Cioran, analyste impitoyable d'une condition humaine dépouillée de tous ses prestiges, le fait pour la critique; il la pousse à sa limite, la débarassant de toute prétention à la vérité, à la logique, à l'universalité. L'exil a été, pour cet observateur implacable de notre décadence, une "école de vertige" qui l'a mené jusqu'à l'extrémité du vide et de la conscience.¹

Cette citation jette une considération prématurée dans le projet de cette thèse, surtout en ce qui concerne la pensée de Cioran, pensée que j'ai l'intention de présenter dans le chapitre suivant. Néanmoins, je me sens tenté d'avancer, sur l'exil d'abord et sous beaucoup de réserves, certaines déductions. En vue de trouver une précision à l'amertume, au désespoir, à l'anatomie aussi bien qu'à l'éloge de la décadence occidentale, à ses confessions douloureuses, à ses vérités crépusculaires qui traversent abondamment l'oeuvre de cet écrivain, j'intente à formuler une image de l'exil, uniquement pour saisir en partie ses idées. Si la biographie d'un écrivain explique généralement son oeuvre, pour Cioran c'est seulement l'exil qui reste comme indice principal de sa pensée, par la simple raison que l'exil représente à lui seul, tout un monde.

¹Pierre de Boisdeffre, Une Histoire Vivante de la Littérature d'Aujourd'hui (Paris: Lib. Perrin, 1968), p. 974.

Pour illustrer l'idée de l'exil, cet état si peu compris dans son sens profond, je me servirai d'une courte présentation et qui, si peu convaincante qu'elle soit, elle pourrait nous offrir un aperçu sur ce drame si contemporain. Un exilé n'est pas uniquement un déraciné, mais un être qui, projeté en dehors de son rythme de vie, se voit devant une destination sans fin géographique et spirituelle, bouleversement qui remet toutes les valeurs humaines en question. Alors, il avance à toute vitesse et en brulant les étapes, il arrive loin, au prix d'une perte de sa substance, de celui du goût de la vie et de mille autres petites choses qui meublent l'existence normale des hommes. L'exilé, par sa condition même, aiguise son esprit, développe l'observation et l'analyse et le mène, s'il est doué, vers des constatations qui frappent l'esprit commode des trainards, ou irrite ceux qui veulent, à tout prix, maquiller la condition désespérée de la civilisation occidentale. C'est là qu'on trouve un Cioran lucide, éclairé qui avertit, qui constate, qui s'étonne, qui ne se laisse pas bercer d'illusions, qui se piétine et qui, en sachant qu'on ne peut pas soigner l'histoire, trouve un certain plaisir dans le cimetière de la renonciation de toute volonté historique de l'Europe occidentale. Cioran s'explique lui-même :

. . . vous m'avez souvent reproché ce que vous appelez mon appetit de destruction. Sachez que je ne détruis rien: j'enregistre, j'enregistre l'imminent, la soif d'un monde qui s'annule, et qui, sur la ruine de ses évidences court vers l'insolite et l'incommensurable, vers un style spasmodique. Je connais une vieille folle qui, attendant d'un instant à l'autre l'écroulement de sa maison, passe ses jours et ses nuits aux aguets; circulant dans sa chambre, épiant des craquements, elle s'irrite que l'évènement tarde à s'accomplir. Dans un cadre plus vaste, le comportement de cette vieille est le nôtre.²

Et plus loin, dans le même essai, Cioran s'explique davantage sur le monde occidental.

Où chercher ailleurs une volonté de démission aussi obstinée? Je lui envie la dextérité avec laquelle il sait mourir. Quand je veux fortifier mes déceptions, je tourne mon esprit vers ce thème d'une inépuisable richesse négative. Et si j'ouvre une histoire de France, d'Angleterre, d'Espagne ou d'Allemagne, le contraste entre ce qu'elles furent et ce qu'elles sont me donne, en plus de vertige, la fierté d'avoir découvert enfin les axiomes du crépuscule.³

Ces deux citations ne sont que des modestes exemples sur la manière suggestive dont Cioran écrit ses essais. Au fur et à mesure que cette étude prendra corps et âme, l'auteur de cette thèse entend faire cas de citation de l'oeuvre de cet auteur, pour saisir--si possible--avec une rigoureuse exactitude la pensée de cet essayiste.

Avant de continuer il serait opportun de savoir qui est Cioran et d'ou vient-il?

²E. M. Cioran, "Lettre Sur Quelques Impasses," La Tentation d'exister (Paris: Ed. Gallimard, 1954), p. 106.

³Ibid., p. 107.

I. QUELQUES DATES BIOGRAPHIQUES SUR E. M. CIORAN

"L'un des meilleurs écrivains français d'aujourd'hui est un Roumain exilé."⁴ C'est ainsi que Claude Mauriac commence ses commentaires critiques sur Cioran et sur son oeuvre.

En effet, E. M. Cioran est né le 8 avril, 1911, à Rasinari, commune près de Sibiu, dans la province de Transylvanie, en Roumanie, localité connue par la fierté de ses habitants aussi bien que par un grand nombre d'intellectuels qui ont brillé dans la société roumaine entre les deux guerres mondiales. Il est le fils d'un prêtre orthodoxe. Dans un de ses essais, Cioran avoue que son enfance se passa dans la hantise du gendarme et de l'aristocrate hongrois, car cette province roumaine fut pendant dix siècles sous la domination de l'empire autrichien. Après la révolution hongroise contre le communisme Cioran écrit, non sans une justifié ironie: "Qui se révolte, qui s'insurge? Rarement l'esclave mais, presque toujours l'opresseur devenu esclave."⁵ Et dans le même essai, Cioran continue son idée en ce qui concerne

⁴Claude Mauriac, L'Alittérature Contemporaine, (Paris: Ed. Albin Michel, 1958), p. 120.

⁵E. M. Cioran, Histoire et Utopie (Paris: Ed. Gallimard, 1960), p. 17.

les roumains, non sans un point d'ironie aussi, mais dans un autre sens.

Privés de ce double bonheur (par rapport aux hongrois: oppresseurs et intolérants) nous portons correctement nos chaînes, et j'aurais mauvaise grâce à nier les vertus de notre discrétion, la noblesse de notre servitude, tout en reconnaissant cependant que les excès de notre modestie nous poussent vers d'extrémités inquiétantes.

De 1920 à 1928 Cioran fut un brillant élève au lycée de Sibiu. Après son baccalauréat, il suivit la philosophie à la Faculté de lettres de Bucarest. En 1933, Cioran obtint le premier prix des jeunes écrivains Roumains. Trois ans plus tard, Cioran passa son agrégation et pendant l'année 1936-37 il enseigna la philosophie aux Lycées de Brasov et de Sibiu. En décembre 1937 il fut envoyé à Paris comme boursier de l'Institut français de Bucarest. Il y réside depuis cette date. En 1945, Cioran refusa de retourner en Roumanie, bien qu'une chaire universitaire l'attendait à Bucarest et alors, il choisit l'exil. Il collabore à la Nouvelle Revue Française, où ont été publiés tous ces essais. Depuis 1949 Cioran écrit en français et avec ses quatre volumes d'essais il est considéré comme le meilleur essayiste contemporain dans la littérature française. Il dirige aux Editions

⁶Ibid., p. 19.

Plon la collection "Cheminevements." Il est célibataire et apatride.

Dans la lettre que je viens de recevoir de la part de E. M. Cioran, il exprime son regret de ne pas pouvoir m'être plus utile sur sa biographie, que ce qu'on a déjà publiée à ce sujet. Il m'indique certaines revues américaines comme: The New Republic, Time, Book World, The New York Review of Books, etc. Tant sur sa biographie que sur des remarques assez intéressantes sur son volume, La Tentation d'exister, traduit en anglais et publié l'année dernière aux Etats-Unis.

II. LE PLAN DE CETTE THÈSE

L'oeuvre de Cioran reste riche en possibilités de recherches. J'ai choisi ce titre, parce qu'il y a dans l'oeuvre de Cioran une sensibilité aux idéologies politiques, à l'analyse, à l'enquête et non moins à l'interrogation sur le siècle, sur les nations, sur la décomposition et la décadence, sur le mal et l'absurdité dans le temps et dans les collectivités. Bien que sa pensée soit considérée cruelle et négative, Cioran indique pourtant des solutions. Après cette introduction, une présentation générale de la pensée de Cioran reste indispensable. Après quoi, on va examiner les pays suivants: la France, l'Angleterre, l'Espagne, l'Allemagne,

le peuple juif, les Etats-Unis et la Russie, et finalement pour établir l'état dans lequel se trouve ces civilisations, les différences qui les marquent et la volonté historique qu'elles dégagent. Une conclusion suivra le dernier chapitre.

CHAPITRE II

CONSIDERATIONS GENERALES SUR LA PENSEE DE CIORAN

I. SON OEUVRE

"Le Précis de Décomposition a fait pénétrer avec fracas parmi nous en 1949 un écrivain français de nationalité roumaine."¹ Ce fut vraiment avec fracas que Cioran fit son entrée dans la littérature française par la fraîcheur de ses phrases, par sa manière de penser si tranchante et surtout si juste, par ses sentences sincères et sans équivoques. En réalité ce premier volume d'essais représente la réunion de tout ce qu'il avait déjà écrit jusqu'à cette date dans La Nouvelle Revue Française. Divisé en quatre parties, Cioran traite surtout les aspects, les précis de la décomposition occidentale. Froidement analysées, ses conclusions s'imposent par une logique stricte et précise. Il présente tantôt la chute de l'empire romain, tantôt celle de la civilisation grèque, en renvoyant le lecteur à comparer avec l'évolution de la civilisation contemporaine. Ses essais sont courts. Il attaque presque tout, c'est à dire la politique, les moeurs, la décadence biologique de l'homme occidental, le style, la littérature,

¹Henri Clouard, Histoire de la Littérature Française (1915-1960) (Paris: Ed. Albin Michel, 1962), p. 594.

l'art, l'évolution des sociétés et surtout celle des nations. Il met le lecteur en présence de vérités nouvelles, pleines de profondes observations critiques et surtout la tendance d'affirmer en pleine lumière les maladies et la crise de toute volonté historique d'une "civilisation essoufflée." Citons, à tout hasard quelques sous-titres de ce volume comme: Civilisation et Frivolité, Le Penseur d'Occasion, Les Avantages de la Débilité, Visages de la Décadence, Abdications, Hystérie de l'Eternité, Sécularisation des Larmes.

Son deuxième volume d'essais porte comme titre, Les Syllogismes de l'Amertume, publié en 1952, volume qui ne fait pas partie de cette étude en tant que livre de références. Néanmoins, on peut dire que la pensée de Cioran s'approfondit. A côté du postulat de la décadence s'inscrit l'amertume, la non évidence d'être dans un monde impossible. C'est le vide, c'est le néant.

La Tentation d'exister (1956) porte un titre lumineux comme un espoir par rapport aux deux premiers volumes. S'agit-il vraiment d'une espérance?

Ayant fait table rase de tout ce qui existe, épuisé ses réserves de négation et la négation elle-même, Cioran, se trouvera-t-il un jour au seuil d'une vérité nouvelle?²

²Pierre de Boisdeffre, Une Histoire Vivante de la Littérature d'Aujourd'hui (Paris: Lib. Perrin, 1968), p. 974.

De toute manière Cioran n'apporte pas une justification à l'homme dans ce volume. Néanmoins un espoir hypothétique et désespéré traverse son dernier essai qui donne le titre de ce volume; mais c'est plutôt comme une illusion, comme une tentation d'un compromis avec la vie. Ce livre contient onze essais avec ces titres: "Penser Contre Soi," "Sur Une Civilisation Essoufflée," "Petite Théorie du Destin," "Avantage de l'Exil," "Un Peuple de Solitaire," "Lettre Sur Quelques Impasses," "Le Style Comme Aventure," "Au delà du Roman," "Le Commerce des Mystiques," "Rages et Résignations" et "La Tentation d'exister." Son quatrième volume d'essais, Histoire et Utopie, fut publié en 1960, toujours chez Gallimard. Il contient six essais avec ces titres: "Sur Deux Types de Société," "La Russie et le Virus de la Liberté," "A l'École des Tyrans," "Odyssée de la Rancune," "Mécanisme de l'Utopie," et "L'Age d'Or." C'est dans ce volume qu'on retrouve une bonne partie de la pensée sociologique de Cioran. Ce livre, aussi bien que celui de "La Tentation d'exister," seront souvent cités à travers ces pages. Les trois derniers essais de Cioran, à ma connaissance, sont publiés dans La Nouvelle Revue Française: "Le Sceptique et le Barbare," le 1^{er} juin, 1962; "Desir et Horreur de la Gloire," le 1^{er} juin, 1963; et finalement "Les Dangers de la Sagesse," le 1^{er} avril, 1964.

II. SON STYLE

Ce qui enchante l'esprit en lisant Cioran, c'est son style si particulier à lui, style aphoristique chargé d'images qui se succèdent dans une cadence qui épouse parfaitement sa pensée. Cioran connaît l'art du mot et il entend le mettre là où il peut donner tout son éclatement. Mais, dans son entreprise de peindre les civilisations, de sortir des axiomes et de se peindre lui-même, Cioran constate la pauvreté du mot, soit parce qu'il a été vidé de son contenu, soit par la fatigue d'un long emploi sans un renouvellement de son sens. Les symptômes de la décadence d'une civilisation s'annoncent par le langage. Les mots se dégradent, la langue n'est plus travaillée, n'est plus torturée, ne s'enrichit plus. Alors elle reste figée au point que ceux qui la manient ne pourront plus créer des oeuvres mémorables ou naître un vrai conquérant par la plume.

Au néant du monde correspond, pour lui (pour Cioran) celui du mot. Le vide dissimulé par les choses se retrouve derrière les mots qui les désignent: Quand, seuls au milieu des mots, nous sommes hors d'état de leur communiquer la moindre vibration, et qu'ils nous paraissent aussi secs, aussi dégradés que nous, quand le silence de l'esprit est plus pesant que celui des objets, nous descendons jusqu'au point où l'effroi de notre inhumanité nous saisit. Désancrés, loin de nos évidences, nous connaissons soudain cette horreur du langage qui nous précipite dans le mutisme--moment de vertige où la poésie seule vient nous consoler

de nos certitudes et de nos doutes! Certes. Mais comme cela est bien dit . . .³

Bien que Cioran affirme la décadence du langage, il ne fait que donner une preuve contraire, car la langue française qu'il emploie est d'une rare beauté.

Il est peu d'auteurs français pour savoir user avec cette maîtrise de notre langue, Cioran, qui ne croit en rien, ne peut s'empêcher d'avoir foi dans le beau langage. Attacher de l'importance au verbe est une des faiblesses qu'il avoue, une rupture, parmi quelques autres, dont est atteinte la continuité de son scepticisme.⁴

Le même critique affirme que "la perfection même du français marque ses limites"⁵ dans l'oeuvre de Cioran. On peut dire à ce sujet et sans exagération, que même les classiques n'ont pas écrit dans un si parfait langage français, si pur, si rigoureux et si efficace que celui qu'emploie l'auteur de "La Tentation d'exister." Il n'est pas étonnant que ce soit un roumain qui utilise avec cette perfection la langue française car, en Roumanie, la langue, la culture, la civilisation et la pensée française ont été non seulement bien connues mais approfondies. Mais, même cette langue, pour qui tout ce qui n'est pas cérébral est suspect ou sanctionné de nullité, a ses inconvénients, puisque le cri, le blasphème et l'horrible, elle ne les

³Claude Mauriac, L'Alittérature Contemporaine (Paris: Ed. Albin Michel, 1958), pp. 221-222.

⁴Ibid., p. 121.

⁵Ibid., p. 222.

aborde que pour les transformer en rhétorique. A la fin c'est pour Cioran le français avec lequel il mène cette opération d'élucidation toujours recommencée à bon port, bien que d'autres idiomes possèdent une plasticité plus riche que le français, mais qui, en réalité, rendent plus obscur encore toute tentative d'enquête lucide. Dans un de ses essais Cioran explique que les mots français commencent à être inexpressifs parce qu'ils ont tout dit, éffrayants de précision et surtout fatigués et pleins de pudeur même dans la vulgarité. Mais laissons à Cioran le soin de montrer son style, de ce court passage, tiré d'un de ses essais :

Un jour, qui sait? Vous connaîtrez peut-être ce plaisir de viser une idée, de tirer sur elle, de la voir là gissante, et puis de recommencer l'exercice sur une autre, sur toutes; cette envie de vous pencher sur un être, de le dévier de ses anciens appétits, de ses anciens vices, pour lui en imposer de nouveaux, plus nocifs, afin qu'il en périsse; de vous acharner contre une époque où contre une civilisation, de vous précipiter sur le temps et d'en martyriser les instants; de vous tourner ensuite contre vous-même, de supplicier vos souvenirs et vos ambitions, et, ruinant votre souffle, d'empester l'air pour mieux suffoquer . . . un jour peut-être connaîtrez vous cette forme de liberté, cette forme de respiration qui est délivrance de soi et de tous. Vous pourrez alors vous engager dans n'importe quoi sans y adhérer.

⁶E. M. Cioran, La Tentation d'exister, "Lettre Sur Quelques Impasses" (Paris: Ed. Gallimard, 1956), pp. 109-110.

III. LA PENSÉE SOCIOLOGIQUE DE CIORAN

Tous les critiques de cet auteur sont d'accord à admettre le postulat de la décadence de l'Europe Occidentale, décadence avec ses répercussions sur la volonté historique, sur la littérature, le style, les moeurs, dans un mot, sur tous les domaines qui reflètent une civilisation. Ce que ses critiques n'admettent pas, ce sont ses jugements sévères, sa manière cruelle de présenter ces vérités. Une chose reste certaine; Cioran constate, éprouve de l'amertume en face de ce consumé invraisemblable de l'énergie occidentale et alors il saccage et il finit par déboulonner toutes les soi disant valeurs contemporaines dans tous les secteurs et dans toutes les manifestations occidentales. Il se voit au milieu des ruines, où tout est soigneusement préparé vers la défaite. Une force opaque se dresse devant ce monde moribond, c'est celle de la Russie, douée d'une énergie inemployée et prête à faire explosion. Cioran analyse, enquête, constate, formule, ouvre les yeux et enseigne le désespoir et la désillusion, parce qu'il n'y a plus une véritable solution salvatrice pour l'occident.

Un peuple se meurt lorsqu'il n'a plus de force pour inventer d'autres dieux, d'autres mythes, d'autres absurdités; ses idoles blémissent et disparaissent;

il en puise ailleurs, et se sent seul devant des monstres inconnus.⁷

Pour mieux illustrer cet état de choses, Cioran rappelle l'empire romain aussi bien que la civilisation grèque. "Montesquieu soutient qu'à la fin de l'empire, l'armée romaine n'était plus composée que de cavalerie."⁸ Mais Montesquieu ne dit pas la cause qui est facile à comprendre. Les romains étaient pleins de vices à travers leurs conquêtes et ayant perdu leur vigueur ils ne pouvaient plus marcher à pied. Conclusion? Les romains ont conquis un empire, à pied et ils l'ont perdu à cheval! Quant à la Grèce antique, elle commença sa civilisation au moment où elle avait déjà abdicqué de son rôle de puissance.

C'est ainsi que la Grèce ne l'emporta, dans le domaine de l'esprit, que lorsqu'elle cessa d'être une puissance et même une nation; on pillait sa philosophie et ses arts, on assura une fortune à ses productions, sans qu'on pût s'assimiler ses talents; de même on prend et on prendra tout à l'occident sauf son génie. Une civilisation se révèle féconde par la faculté qu'elle a d'inciter les autres à l'imiter; qu'elle finisse de les éblouir, elle se réduit à une somme de bribes et de vestiges.⁹

On n'arrive pas à un certain niveau de civilisation qu'en descendant biologiquement, veut dire Cioran, et il sait parfaitement de qui et de quoi il parle. Ainsi les

⁷E. M. Cioran, Précis de Décomposition (Paris: Gallimard, 1949), p. 161.

⁸Ibid., p. 160.

⁹Ibid.

civilisations modernes arrivées à une hauteur de raffinement sont vouées à l'échec, pour finir dans la servitude. Cercle funeste des civilisations dont Cioran peint un effrayant tableau. La Grèce antique se hissa au sommet de l'échec après avoir gaspillée sa substance, avec une vie politique ravagée entre le parti macédonien et l'autre désire, celui de se soumettre à la domination romaine. Ils acceptèrent pendant cinq siècles le joug de Rome "y étant poussée par le degré même de raffinement et de gangrène où elle était parvenue."¹⁰

Le procès de la décomposition d'une civilisation commence par un assouplissement des instincts, par un penchant inévitable de multiplier les plaisirs, au point de ne correspondre à une réelle fonction biologique, par une prolongation de la volupté qui se transforme en art, par une sexualité qui devient science, par un abus culinaire qui, arrivé à la satiété, détruit toute volonté vers l'acte, vers une utopie, vers une affirmation historique. Les préjugés suivent inévitablement le même chemin et alors on commence à les nier, en niant ainsi une vérité organique, quoi qu'elle soit fausse en soi. Arrivés à ce point les occidentaux ont commencé à circuler

¹⁰E. M. Cioran, Histoire et Utopie (Paris: Gallimard, 1960), p. 90.

dans une réalité adoucie, cherchant le confort sous toutes ses formes inexactes, tolérant parce qu'ils ont perdu leur vigueur, débiles à force de se gaspiller, rongés par des remords subtiles, par des inombrables interrogations, "martyres du doute, éblouis et anéanties par leurs perplexités."¹¹ D'après Cioran l'occident est bien mur à se soumettre, à chercher par lui-même dans quel joug veut s'offrir. Il est bien visible qu'il a choisi la Russie.

Qui aspire à la liberté complète n'y parvient que pour retourner à son point de départ, à son asservissement initial. D'où la vulnérabilité des sociétés évoluées, masses amorphes, sans idoles ni idéaux, dangereusement démunies de fanatisme, dépourvues de liens organiques, et si désemparées au milieu de leurs caprices où de leurs convulsions, qu'elles escomptent--et c'est l'unique rêve dont elles soient encore capables--la sécurité et les dogmes du joug. Inapte à assumer plus longtemps la responsabilité de leurs destinées, elles conspirent plus encore que les sociétés grossières, à l'avènement du despotisme, afin qu'il les délivre des derniers restes d'un appétit de puissance surmenée, vide et inutilement obsédant.¹²

C'est de cette manière que Cioran analyse des sociétés, des nations, des civilisations englouties ou bien de celles contemporaines à nous. Dans ses 850 pages d'essais, Cioran revient toujours sur ce thème en creusant chaque fois plus profondément ses constatations aussi bien que ses désillusions.

¹¹Ibid., p. 53.

¹²Ibid., p. 87.

IV. CIORAN PAR LUI-MÊME

Au milieu de ces décombres, il ne faut pas croire que Cioran éprouve une réjouissance. Il appartient intégralement au monde qu'il décrit, par sa culture, par sa manière de penser, par son style. Son avantage, en dehors de ses hautes qualités d'homme de lettres, ce qu'en tant qu'étranger, il a su déceler les évidences de la décomposition. Alors il ne vient pas nous offrir une contribution nouvelle à ce qu'on attend de la civilisation contemporaine, mais il enregistre amèrement les symptômes définitifs de la chute. En se hissant au dessus de ses contemporains, Cioran domine le triste "paysage du rien" auquel est arrivé le monde occidental. Il ne s'agit pas chez Cioran d'un optimisme, par la simple raison qu'on se trouve déjà dans un monde non seulement qui conspire contre soi-même, mais se livre de son propre gré à l'ennemi, qui ne peut plus supporter le poids de sa propre personnalité, qui cherche ailleurs les dieux qu'il n'a pas pu retenir, quoi qu'il soit l'auteur de plus belles illusions de ce siècle. C'est d'ici qu'apparaît un Cioran désespéré, un Cioran pathétique qui s'attaque à lui-même, s'humilise, s'exemplifie pour mieux dire ce qu'il voit, ce qu'il croit, ce qu'il constate, parce que lui-même se sent atteint de cet écroulement

inévitables. Sensible à toutes les valeurs culturelles, à tous les actes qui se sont manifestés dans l'histoire, Cioran ne voit aujourd'hui aucune solution. C'est de là cette impression de négation qui traverse son oeuvre. En pensant bien, Cioran ne fait ses affirmations qu'au prix de la destruction en lui-même encore d'une sensibilité, d'un espoir, d'un subterfuge. C'est de là aussi qui vient la conclusion de ses critiques français, que de la négation Cioran arrive au sadisme. Mais en réalité il affirme: "On ne détruit pas, on se détruit."¹³ Et plus loin il ajoute:

Je me détruis, je le veux bien; en attendant dans un climat d'asthénie, que crée les convections dans un monde d'oppressés, je respire; je respire à ma façon.¹⁴

Mais cette respiration semble plutôt comme un manque d'air. Après ses amertumes bien démontrées, après l'impossibilité de signaler des dogmes au milieu d'un âge extenué, après avoir épuisé la convection que se faire un rêve d'avenir est considéré délire--ou pire encore--imposture, Cioran se tourne vers des êtres exceptionnels; le mystique, le fou ou le tyran, et qui, seulement eux pourraient tirer au clair l'embarras dans

¹³E. M. Cioran, La Tentation d'exister (Paris: Ed. Gallimard, 1956), p. 110.

¹⁴Ibid.

lequel se trouve l'Europe Occidentale. Cioran sait bien qu'on ne peut pas envisager ces solutions. Alors il ne reste qu'à "s'acheminer vers la fin de l'histoire avec une fleur à la boutonnière--seule tenue digne dans le déroulement du temps."¹⁵ Cioran parle beaucoup de lui, mais chaque fois pour se moquer ou se ridiculiser, moyen sûr de mieux étaler le non-sens de la vie. Être en conflit avec soi, c'est là une condition de fécondité dont on ne retrouve guère des exemples de nos jours. Une sombre exaltation se lève en lui chaque fois quand il évoque l'avenir dans lequel il ne trouve une seule justification de croire. Voilà une vision funèbre du cimetière de toutes nos valeurs:

Sous cette croix dort de son dernier sommeil la vérité, à côté, le charme; plus loin la rigueur et au-dessus d'une multitude de dalles qui couvrent délire et hypothèses, se dresse le mausolée de l'absolu; y gisent les fausses consolations et les cimes trompeuses de l'âme. Mais plus haut encore, couronnant ce silence, l'erreur plane et arrête les pas du sophiste funèbre.¹⁶

Pour couronner son désespoir, il écrit: "J'ignore s'il est légitime de parler de la fin de l'homme; mais, je

¹⁵E. M. Cioran, Précis de Décomposition (Paris: Ed. Gallimard, 1964), p. 160.

¹⁶Ibid., p. 171.

suis certain de la chute de toutes les fictions dans lesquelles nous avons vécu jusqu'à ce jour."¹⁷

Metaphysicien du néant, Cioran se voit dans un Univers où la vérité est définitivement morte. Il tente désespérément vers un espoir qu'il ne trouve pas. Pathétique témoin de notre époque, Cioran vit atrocement l'histoire contemporaine pour tous ceux qui n'ont pas encore entrevu le terrible.

Maître du désespoir, Cioran apparaît comme le prophète de nos malheurs vrais et sûrs.

¹⁷E. M. Cioran, La Tentation d'exister (Paris: Ed. Gallimard, 1958), p. 118.

CHAPITRE III

CERTAINES PUISSANCES CONTEMPORAINES ET LEUR VOLONTE HISTORIQUE

Au sortir du Moyen-Âge, les pays d'occident regorgeaient d'énergie et de vitalité, raison pour laquelle ils deviennent des moteurs de l'histoire. Ces pays surent placer leurs réussites tantôt sous le signe de la Providence, tantôt sous celui de la raison ou bien sous le patronage du progrès, pour justifier leurs actes, leurs expansions et leurs conquêtes. Après quelques siècles et précisément au moment qui correspondait à la fin de l'insense, ces pays commencèrent à pâlir. "De sujets les voilà objets, à jamais dépossédés de ce rayonnement, de cette admirable mégalomanie qui jusqu'ici les avait fermés à l'irréparable."¹ C'est d'ici qui vient, en Europe Occidentale, l'impression d'une civilisation consommée, essoufflée, incapable de faire de nouvelles folies, ou de mourir au nom du non-sens de la gloire, par la simple raison qu'elle est tentée par le bonheur, ce qui représente le tombeau de l'histoire.

Si tous les peuples en étaient au même degré de fossilisation, où de couardise, ils s'entendraient

¹E. M. Cioran, La Tentation d'exister (Paris: Ed. Gallimard, 1956), p. 25.

aisement: à l'insécurité succéderait la permanence d'un pacte de lâches . . .²

Mais malheureusement pour ces peuples consommés, il existe de nos jours des nations qui ne sont pas pourries par le raffinement et par les doutes, d'où le danger pour l'occident, surtout quand cet occident n'a plus la force d'en reveler une foi conquérante, mais disponible à accepter une idée à condition qu'elle vienne du dehors parce qu'il ne peut plus en concevoir une. Les nations douées encore d'énergie courent vers l'action, vers l'aventure, vers l'efficacité et:

Ils n'admettent point la légitimité d'idées contradictoires, la coexistence de positions antinomiques que veulent-ils sinon amoindrir nos inquiétudes par la . . . terreur et nous raffermir en nous brisant?³

C'est par leurs impulsions et par leur sauvagerie qu'ils sont forts. A l'opposée:

Une civilisation décadente ne crée plus rien; elle n'est que la nomenclature des valeurs, des esthétiques et des croyances dont elle a vécu. Elle les confronte, elle les critique, elle s'en donne le spectacle.⁴

Il ne nous reste qu'à présenter certaines puissances actuelles pour constater, toujours d'après Cioran, l'état dans lequel elles se trouvent.

²Ibid., p. 25.

³Ibid., p. 26.

⁴Bernard Pingaud, Ecrivains d'Aujourd'hui (Paris: Ed. Grasset, 1960), p. 191.

I. LA FRANCE

On connaît l'histoire de la France avec ses merveilleuses folies pendant les croisades où l'homme ne mourait pas prosaïquement dans son lit mais à deux mille kilomètres de distance, notamment sous les murs de Jérusalem. On connaît aussi le procès d'unification nationale par la royauté, source de force aussi bien que de conquêtes, on sait parfaitement l'évolution de son esprit, l'éclatement de sa littérature, la subtilité de son goût, dans un mot ce rayonnement qui fut cherché et imité pendant quelques siècles. Mais la France, pendant ce temps sut gaspiller ses énergies et sa vitalité en faisant plus de guerres qu'aucun autre pays d'Europe. Orgueilleuse et pleine d'agressivité, elle ne pouvait arriver au sommet de la suprématie qu'au prix d'une grande perte de sa propre substance.

Amoureuse de la formule, de l'idée explosive, du tapage idéologique, elle mit son génie et sa vanité au service de tous les événements survenus ces dix derniers siècles.⁵

Cioran affirme, et il faut bien souscrire cette vérité, qu'une "civilisation n'existe et ne s'affirme

⁵E. M. Cioran, La Tentation d'exister (Paris: Ed. Gallimard, 1956), pp. 26-27.

que par des actes de provocation."⁶ Du moment qu'elle commence à s'assagir c'est un signe évident d'exténuation et de vieillesse. Mais toute nation a besoin avant de s'en donner au spectacle des libertés d'une massive dose de terreur. Ce fut le cas de la France pendant la Révolution, moment qui correspond au relâchement de ses ambitions d'universalité par la force, étant arrivée au point de devenir "respectable et sage. Le premier Empire fut sa dernière folie."⁷ Déjà pendant le siècle des Lumières, la France commença à saper ses idoles, ses préjugés qui l'aidèrent à bâtir son empire, au nom de la tolérance. A l'époque elle avait encore sa force pour imposer ses idées. Et petit à petit la France usa ses valeurs, ses inspirations, ses qualités et ses dons, une fois arrivée à un certain degré de réalisation. Ses vertus, on parle de celles qui firent d'elle une nation privilégiée, en les mettant en tête de ses manifestations, en les utilisant trop, en les exploitant au maximum sans leur donner de nouvelles illusions, commencèrent à s'effriter. Et c'est ainsi que la France d'aujourd'hui apparaît craintive, pleine de regrets après

⁶Ibid., p. 26.

⁷E. M. Cioran, Histoire et Utopie (Paris: Ed. Gallimard, 1960), p. 51.

avoir été en tête du monde elle n'aspire qu'à se reposer de son passé et de sa gloire. Pire encore, elle vieillit. "Elle fuit son visage, elle tremble devant le miroir . . . Les rides d'une nation sont aussi visibles que celles d'un individu."⁸ La dimension de la Révolution de 1789, la France ne pourra plus jamais la renouveler avec la même intensité et son règne d'arbitre du goût elle le quitte en se sentant dépassée par les événements qui ne se produisent plus en France et ni même en Europe Occidentale, mais à la périphérie du monde d'aujourd'hui. Il n'est pas étonnant que la France aspire à l'idéal du bien-être, idéal spécifique des nations qui s'effacent.

Son dégoût de ses anciennes ambitions d'universalité et d'omniprésence atteint de telles proportions, qu'un miracle seul pourrait la sauver d'une destinée provinciale.

Depuis lors elle vit dans le cafard, dans l'ennui qui dévaste le reste de sa vitalité, en cherchant humblement à escamoter les frontières placées entre la vie et la mort, donc point de réactions et de folies.

Tombées dans une catalepsie lucide, rêvant d'un statu quo éternel, comment réagiraient-elles contre l'obscurité qui les assiège, contre l'avance de civilisations opaques?¹⁰

⁸Cioran, La Tentation d'exister, p. 27.

⁹Ibid.

¹⁰Ibid., p. 28.

Cioran donne quelques explications à cet état d'esprit dans lequel vit la France d'aujourd'hui. D'abord, la France une fois arrivée à un haut degré de raffinement, elle a commencé à attaquer ses idoles qui ont entraîné la destruction des préjugés, de ceux qui sont propres à ses valeurs, de ceux préjugés qui sont voués à un culte comme, par exemple si on dépouille le culte de la liberté, il devient lettre morte, l'homme ne croit plus, n'agit plus et tout se dilate et se perd. Deuxièmement ce que, pour faire face à l'histoire on a besoin d'une certaine quantité d'inconscience, car agir, cela veut dire soumettre la conscience à l'acte. Démasquer la fiction du préjugé signifie dépouiller le fond d'une nation pour en défaire l'acte pour qu'elle ne puisse plus sortir en pleine effervescence et en pleine efficacité. Pendant ce dernier siècle la France n'a fait que dénoncer ses propres erreurs qui lui permirent son éclat. Troisièmement c'est la faculté catastrophique de douter dans l'histoire. Quand le sceptique ne peut plus sortir de ses innombrables questions une réponse active, alors il court vers un autre pour résoudre ses incertitudes. De là vient une espèce de nostalgie de la tyrannie qui a une réponse toute faite pour tous les problèmes. Le sceptique qui se livre ainsi à son bourreau, ne fait que préparer la voie d'une nation vers la mort.

C'est ainsi que, pour mourir, les dilettants font moins d'embarras que les fanatiques. Pendant la Révolution, plus d'un ci-devant affronta l'échafaud le sourire aux lèvres; quand vint le tour des jacobins, ils y montèrent préoccupés et sombres; ils mouraient au nom d'une vérité, d'un préjugé.¹¹

De l'abdication à la servitude il n'y a qu'un pas et la France s'achemine vers sa fin, bien qu'on puisse s'attendre à des surprises avant la chute. La plupart des gens abdiquent et ne voient plus rien devant eux. L'intellectuel se sent déjà exéché et fatigué en résumant ainsi un monde à la dérive. Il ne se donne plus la peine de vouloir être soi, il ne veut plus cheminer dans l'incertitude, et il est prêt à assumer la condition de l'obéissance et celle de la servitude, d'une puissance étrangère comme celle de la Russie. Là encore, c'est une vieille histoire. Pendant le 18^{ème} siècle,

Les encyclopédistes s'entichèrent des entreprises de Pierre le Grand et de Catherine, "autant que de nos jours" les hommes de gauche, devaient s'enticher de celles de Lenin et Stalin.¹²

Mais ce qui est paradoxalement inconcevable, c'est que la "légende de la défaite" a été soigneusement préparée.

Déjà Rousseau disait que les tartares deviendront les maîtres de l'Europe et plus tard Napoléon eut un mot

¹¹Ibid., p. 33.

¹²E. M. Cioran, Histoire et Utopie (Paris: Ed. Gallimard, 1960), p. 53.

sur les Cosaques, aussi bien que les angoisses d'un Tocqueville, d'un Michelet ou d'un Renan. Ce fut de la même manière que les précolombiens étaient déjà préparés à subir l'esclavage et quand les conquérants arrivèrent, leur volonté étaient déjà convertie en soumission. De même se présente la servitude future pour la France et pour les autres puissances occidentales. Les débilés qui sont légions charment et écrasent toute tentative de lutte. "Le mal de la volonté étant par surcroît agréable, on s'y livre de bonne grâce. Rien de plus doux que de se trainer en déça des événements; et rien de plus raisonnable."¹³ Un spectacle effrayant commence à se faire voir. Le même intellectuel se transforme en fossoyeur de l'intellect. Il abdique facilement surtout quand il n'y a que soi à renverser. Il va donc "ramper" devant ceux qui lui offrent une solution, et comme il n'est pas naïf, il n'adhère qu'à moitié;

Dès lors, fanatique sans convictions, il n'est plus qu'un idéologue, un penseur hybride, comme on trouve à toutes les périodes de transition. Participant de deux styles différents, il est, par la forme de son intelligence, tributaire de celui qui disparaît, et, par les idées qu'il défend, de celui qui se dessine.¹⁴

¹³Cioran, La Tentation d'exister, p. 40.

¹⁴Ibid., p. 37.

Faut-il s'étonner que certains français cherchent ailleurs le "progrès"? Ils veulent être plus prêts des personnages dostoïewskiens que les russes. Mais ils n'ont pas les côtés viriles, les lubies féroces des "possédés" et ils ne restent que de débilés à force de leurs remords, à force de leurs interrogations et de leurs scrupules. Comment peut-on mieux expliquer cette situation? Quand l'être humain réussit à se débarrasser de ses obsessions, de ses désirs et surtout de la tyrannie de ses instincts, alors il s'insinue, il s'affronte, il veut se mettre à nu et à la fin il découvre la passion de la désagrégation, le désir de se renouveler en se mettant du côté de la force, parce qu'il se sent perdu, parce qu'il veut réintégrer sa condition primitive et alors il demande à être violé, piétiné, broyé. L'appétit de savoir qui a stimulé sa puissance se retourne contre lui-même.

Ce que nous avons appris par nous-mêmes, n'importe quelle connaissance extraite de notre propre fonds, nous devons l'expier par un supplément de déséquilibre. Fruit d'un désordre intime, d'une maladie définie ou diffuse, d'un trouble à la racine de notre existence, le savoir altère l'économie d'un être.¹⁵

De même se passe avec les nations. La France a découvert sa passion de l'anéantissement pour s'écrouler

¹⁵Cioran, Histoire et Utopie, p. 75.

avec succès. Une fois engagée dans cette détérioration, rien ne l'empêche de suivre un chemin sans retour. Ses insuffisances, ses instincts pulverisés, ses peurs et ses vices conjugués avec l'insinuation de l'esprit et les maladies de conscience, finiront par triompher dans l'asservissement. Quand une nation commence à descendre, les déficiences marquent tous ses domaines. "La décadence de l'exquis--note Cioran--devait entraîner celle du style, lequel, pittoresque, complexe, se brise sous le poids de sa propre richesse."¹⁶ L'évolution de la France, après avoir abandonné son penchant de perfection dans la langue et dans le style, va inévitablement vers la corruption. Les classeques, limités dans leurs possibilités, puisqu'ils ne pouvaient pas s'écarter de la censure des salons, surent approfondir un domaine. Ils se défendirent de la tentation de sincérité, de lyrisme et d'excès d'images et même si leur monde apparaît à peine concevable, il reste toujours leur merveilleuse simplicité qui reconforte l'esprit.

Le romantisme:

Ne fut qu'une conséquence d'un abaissement général, qu'un effort de libération aux dépenses de l'exquis. A dire vrai, le raffinement du XVIII siècle, n'eut pu se perpétuer sans tomber dans le poncif, la mièvrerie ou la sclérose.¹⁷

¹⁶Cioran, La Tentation d'exister, p. 126.

¹⁷Ibid.

Détruire l'acquis, voilà quelle est la tendance moderne et par là, on détruit l'idée de l'harmonie et de l'ordre, car le nouveau style s'affirme contre l'ancien. S'individualiser par un style propre à lui, l'écrivain moderne ne peut le faire qu'au détriment de la langue française, de ses formes et de ses règles, d'où l'opinion de Cioran que le français décline. Pour le classique le mot signifiait l'éternel présent, tandis que pour le moderne, "n'ayant plus de siège dans le temps, devait affectionner un style convulsé, épileptique."¹⁸ En d'autres termes, le monde classique vivait dans un présent sans histoire, tandis que le moderne vit dans une histoire sans présent. Alors, l'écrivain moderne n'a plus sa fécondité et il diminue avec chaque mot qu'il écrit. Tous les sujets lui sont bons et rien n'échappe à sa demi-science, à sa nécessité de tapage journalistique, sans sensibilité pour aucune réalité.

Sa manie de jacasser, d'endoctriner, sa sagesse de pipelet, devait en faire le prototype, le modèle du littérateur. Comme il a tout dit sur lui-même, et qu'il a exploité jusqu'au bout les ressources de sa nature, il ne nous trouble plus; nous le lisons et passons outre.¹⁹

Pascal, par exemple, n'a pas tout dit sur lui, parce qu'il ne voulait ni amuser ni exaspérer en publiant

¹⁸Ibid., p. 131.

¹⁹Ibid., p. 100.

ses tares. Si Napoléon eut ses rivaux sur le plan littéraire et philosophique, comme Hégel, Byron ou Goethe, notre siècle n'a pas eu des aventuriers dans la plume pour égaler les tyrans de notre époque. De nos jours alors,

Dans le domaine de l'esprit frétilent des destinées minuscules, aucun conquérant par la plume; rien que des avortons, des hystériques, de cas sans plus. Nous n'avons et nous n'aurons jamais, je le crains, l'oeuvre de notre décheance, un Don Quichotte en enfer. Plus les temps se dilatent, plus la littérature s'amincit. Et c'est en pygmées que nous nous engouffrons dans l'inouï.²⁰

Devant ce triste bilan, on peut comprendre l'exaspération et le désespoir de Cioran. Mais cette phrase nous fait bien sourire: "Vous concevrez alors qu'un jour, au sortir d'un déjeuner littéraire, j'entrevis l'urgence d'une Saint-Barthélémy des gens de lettres."²¹

Cioran insiste beaucoup sur la France, pays où il vit et civilisation à laquelle il appartient et chaque fois il oscille entre rage et résignation pour ce qu'elle a été et pour ce qu'elle est devenue.

Bien que beaucoup d'idées de ces pages viennent d'un essai consacré plutôt à l'Europe Occidentale, cela n'empêche le lecteur de voir surtout la France. Pour clore ces pages, la citation qui suit montre le désespoir

²⁰Ibid., p. 103.

²¹Ibid., p. 99.

de Cioran et en même temps elle nous sert comme un dernier coup d'oeil sur la France.

Vivre ici c'est la mort; ailleurs, le suicide. Où aller? La seule partie de la planète où l'existence semblait avoir quelque justification est gagnée par la gangrène. Ces peuples archicivilisés sont nos fournisseurs en désespoir. Pour désespérer, il suffit en effet de les regarder, d'observer les agissements de leur esprit et l'indigence de leurs convoitises amorties et presque éteintes.²²

II. L'ANGLETERRE

Morne comme son climat insulaire, cruelle par ses instincts barbares, débordée par une vitalité explosive, ce fut de cette manière que l'Angleterre fit son entrée sur la scène de l'histoire au sortir du moyen âge. Ses désirs d'expansion prirent âme et corps surtout par mer et étant douée d'une véritable vocation politique, l'Angleterre se créa un empire aussi vaste que les ambitions d'un peuple qui vit dans une île et qui, à cause de cette position géographique, incite l'esprit aux aventures. Ses débuts furent organiques et surent correspondre à ses instincts. Quant à Hamlet, en tant qu'image, il ne représente qu'un personnage de troisième main dans les réalités féroces qui fondèrent la puissance britannique. "Qui aide à la formation d'un empire? Les aventuriers,

²²Ibid., p. 41.

les brutes, les fripouilles, tous ceux qui n'ont pas le préjugé de l'homme."²³ Et l'Angleterre sut bien éviter n'importe quel tourment d'honorabilité, car elle employa tous les sujets courageux de Sa Majesté Britannique pour aboutir à ses intentions, même si les actes de ces sujets étaient du ressort de la piraterie.

Cultivant le cynisme, le superbe dans la mégalomanie, l'intrigue, le défi, l'insolence, qualités dosées de courage et d'héroïsme, firent de l'Angleterre une nation privilégiée pendant quelques siècles.

Il émanait d'elle cette mélancolie de la force si caractéristique des personnages shakespeariens. Songeons à Hamlet, à ce pirate rêveur; ses doutes n'altèrent pas sa fougue; rien en lui de la faiblesse d'un raisonneur. Ses scrupules? Il s'en crée par débauche d'énergie, par goût de la réussite, par la tension d'une volonté inépuisamment malade.²⁴

Et l'Angleterre poursuiva son chemin à travers obstacles et réussites. Ses bateaux remplissaient les mers du monde en lui donnant puissance et richesse. L'Angleterre eut aussi la tentation de l'hérésie religieuse. Et cette passion l'aida à s'individualiser davantage. Le drame intellectuel, en ce qui concerne la relation entre Dieu et l'homme, releva sa foi. Dans cette idée, ils surent aussi rappeler Dieu à l'ordre et établie un rapport entre Lui et les misères de l'homme. Toute

²³Ibid., p. 29.

²⁴Ibid., p. 29.

agressivité dans ce domaine a de bons résultats, car le fidèle trouve les moyens nécessaires devant sa propre conscience, de l'inciter à croire, de s'entêter même dans sa foi. Il y a encore un mot à dire à ce sujet:

Dieu ne prête pas attention aux tendres; il veut être interpellé, bousculé, il aime entre lui et les siens ces malentendus que l'Eglise s'évertue à aplanir. Surveillant le style de ses fidèles, elle les coupe du Ciel qui ne réagit, lui, qu'aux imprécations, aux jurons, aux accents des entrailles, aux expressions qui défient la censure de la théologie ou du bon goût, qui défient celle même de la . . . raison.²⁵

Rien ne consomme davantage une nation que l'histoire. A côté de ses conquêtes et de ses succès, il était fatal que l'Angleterre devait s'user et aussi par le fait qu'elle prit trop au sérieux la "civilisation." Ce sont les faits qui s'accumulent devant les réussites et qui entraînent une diminution de la virulence des instincts. L'exemple le plus saisissant--d'après Cioran et en ce qui concerne l'Angleterre--est celui d'examiner les figures les plus marquantes de son passé pour constater pourquoi l'Angleterre d'aujourd'hui est indigne de l'Angleterre d'antan. Une visite au musée de Londres reste édifiante.

Quel saisissement que de contempler à la National Gallery, ces têtes viriles, quelquefois délicates, le plus souvent monstrueuses, l'énergie qui s'en dégage, l'originalité des traits, l'arrogance et la solidité du regard.²⁶

²⁵Ibid., p. 177.

²⁶Ibid., p. 28.

Faire la comparaison, voilà la grande leçon. Comment sont les anglais d'aujourd'hui? Eh bien, par leur modestie, par leur bon sens et néanmoins par leur correction, il est facile à comprendre pourquoi ils ne peuvent plus jouer Shakespeare et pourquoi ils ne savent plus saisir les qualités de leur plus grand génie. "Ils en sont aussi éloignés (de Shakespeare) que devaient l'être d'Eschyle les Grecs tardifs."²⁷ Il n'y a plus rien d'élisabéthain dans les anglais de nos jours; "ils emploient ce qui leur reste de 'caractère' à sauver les apparences, à entretenir la façade."²⁸ Pour qu'un peuple devienne sage, il doit se débarrasser de tout ce qui fit sa gloire. Ainsi les philosophes anglais on fait tout pour ouvrir les portes du bonheur. Ils n'ont pas compris que la force anglaise venait justement de ses excès de délire, de ses ambitions, de ses provocations. Et les anglais deviennent heureux, mais le bonheur exclut toute suggestion tragique, tout risque, tout goût d'aventure. Et c'est de cette manière que l'Angleterre est arrivée à une médiocrité dans toutes ses manifestations, atmosphère dans laquelle elle se plaira à jamais. En falsifiant son propre fond, en s'éloignant de ses propres manières, elle se fit une nouvelle règle dans la prudence et la

²⁷Ibid.

²⁸Ibid.

modestie et qui, à la fin, devait l'éloigner de son génie. La décence Britannique a pris la place à son goût d'insolence et de défis. Le point le plus important de la vie d'un anglais d'aujourd'hui c'est d'être un homme comme il faut. "Voilà à peu près la seule nation qui, dans un univers débraillé, s'obstine encore à avoir du 'style.'"²⁹ Bannissant la vulgarité qui prouve une force de vie intacte, l'anglais devient impersonnel et cela est devenu impératif, faire baillir tout le monde, est devenu une loi, de manière que, à force de cultiver la distinction, l'anglais s'est fixé un visage impénétrable comme si on ne pouvait jamais saisir ses sentiments, d'où l'idée d'un mystère qu'on lui suppose, mais qui n'est que fadeur qui enveloppe l'ennui.

Le romantisme fut le dernier soubresaut de son orgueil. Depuis, effacé et vertueux, il laisse s'effriter l'héritage de cynisme et d'insolence dont on le croyait si fier.³⁰

Au temps de sa puissance et sous le règne de son empire, l'Angleterre fut haïe. L'explication est simple: on ne hait que le fort, qu'à celui qui impose sa loi et sa manière de vivre. Mais l'anglicité en tant que subtilité politique vit encore partout où sont passés les britanniques. Ses possessions sont aujourd'hui disloquées. Sa puissance

²⁹Ibid., p. 29.

³⁰Ibid., pp. 29-30.

pâlit. L'Angleterre ne produit aucun cauchemar à personne. On peut même dire qu'elle commence à devenir un modèle pour le Nord et bientôt elle sera aimée. Mais aimer une puissance dans l'histoire, cela veut dire qu'elle a cessé d'être une véritable force. Ses instincts domptés ne s'accordent plus aux folies, aux actes. Sa volonté historique faiblit. Resignée, polie, décente elle souscrit son acte de décès historique. Sera-t-elle capable d'une surprise? Il est très possible, étant donné qu'entre le français et l'anglais il y a toujours une différence favorable au premier. Mais en somme, le cycle britannique est clos. En ce qui concerne sa démocratie, Cioran affirme:

Exemple déroutant, s'y était faite de longue main, sans heurts ni dangers, grâce au conformisme et à la stupidité éclairée de ses habitants.³¹

Il l'accuse de n'avoir pas su naître au moins un anarchiste. Un dernier mot de Cioran sur le peuple anglais.

Quel contraste entre ses anciens débordements et la sagesse qu'il traverse!

Ce n'est qu'au prix de grandes abdications qu'un peuple devient normal.³²

³¹Cioran, Histoire et Utopie, p. 51.

³²Cioran, La Tentation d'exister, p. 30.

III. L'ALLEMAGNE

Comme on sait déjà, Cioran n'est pas un historien, mais un essayiste. Ainsi, on ne doit pas s'attendre de sa part, à des considérations purement historiques. En ce qui concerne l'Allemagne, il fait des remarques sur la Réforme et ensuite sur la dernière guerre mondiale. Occupons-nous donc à fixer sa pensée dans ce premier domaine. Les mystiques allemands furent des conquérants sur le plan spirituel et ce fut leur apport particulier dans l'histoire moderne. Déjà maître Eckhart annonçait le penchant allemand vers l'affirmation personnelle, vers la protestation, en d'autres termes, vers une forte volonté de s'individualiser et de s'affirmer comme nation, dans une époque où les allemands se cherchaient eux-mêmes. Comme on sait, un mystique s'empare d'une ligne verticale, d'une ligne qui va vers le haut, vers le ciel et en ce qui concerne Eckhart en tant que mystique, il fut le premier à mettre en tête de ses préoccupations le paradoxe en matière de religion, aussi bien que le premier grand débat à la recherche d'une base de relation entre Dieu et l'homme. Ce fut le même mystique qui directa toute la pensée allemande. Mais le vrai conquérant religieux fut Luther. L'hérésie devient chez lui un facteur dynamique et si l'occasion s'en présente, il traite Dieu d'égal à égal.

Ce n'est pas tout que d'avoir la foi: il importe encore de la subir comme une malédiction, de voir en Dieu un ennemi, un bourreau, un monstre, de l'aimer néanmoins en y projetant toute l'inhumanité dont on dispose, dont on rêve . . .³³

L'Eglise avait fait de Dieu un être dégénéré, aimable et même corrompu. Luther n'accepte pas ce Dieu.

Il proteste:

Dieu--soutient-il--n'est pas le "nigaud," ni "l'esprit débonnaire," ni le "coçu" qu'on propose à notre vénération, mais un "feu dévorant," un enragé "plus terrible que le diable" et qui se plaît à nous torturer.³⁴

Ce fut chez Luther aussi une occasion de reconsidérer l'humilité sur une base nouvelle. Un peu d'agressivité plaît à Dieu. Il répond à qui l'interpelle et même à qui le bouscule! "Plus de piété, ni d'inquiétudes émasculées."³⁵ La portée de la Réforme fut immense pour la vitalité de la foi, pour certaines sociétés, et pour un renouvellement des institutions créatrices de valeurs morales.

En analysant la situation dissolvante de l'Europe Occidentale, Cioran arrive à préciser ce que l'Allemagne aurait dû faire si elle avait pu comprendre son rôle, en tant que nation qui disposait encore d'un reste de fraîcheur et de barbarie, uniquement pour donner un semblant

³³Ibid., p. 171.

³⁴Ibid.

³⁵Ibid.

de durée, un maquillage de volonté à un occident déjà vieilli. Comme on sait, les allemands ne surent pas comment il fallait s'y prendre.

Mais impérialistes au nom d'un rêve borné et d'une idéologie hostile à toutes les valeurs surgies de la Renaissance, ils devaient accomplir leur mission à rebours et gacher tout pour toujours.³⁶

Ils sont allés si loin qu'ils ont nié leur propre contribution dans la pensée, dans la foi et dans la musique, pour se ranger dans une fausse doctrine de tribu. L'Europe Occidentale avait besoin d'un semblant d'épanouissement, pour ravigoter sa volonté, pour tenir en éveil ses responsabilités dans la civilisation, pour naître--si possible--des idées nouvelles et de les proposer ensuite aux autres peuples, dans un mot, pour rayonner et perpétuer son génie.

Appelés à régir le continent, à lui donner une apparence d'essor, ne fut-ce que pour quelques générations (le XX^{ème} siècle aurait dû être allemand, dans le sens où le XVIII^{ème} fut français), ils s'y prirent si maladroitement qu'ils en hâterent la débacle.³⁷

Ainsi, les allemands, restent comme les auteurs d'un désordre sans précédent en mettant l'Europe sans dessus dessous. Sans se rendre compte de leur manque d'art politique, le résultat n'a fait qu'agrandir la Russie, car, en somme, ce fut pour elle qu'ils surent

³⁶Ibid., p. 34.

³⁷Ibid.

si bien se battre et s'effondre. En résumé, faire la guerre c'est une chose et la gagner c'est une autre chose. L'Angleterre, par exemple, a perdue des batailles mais elle a su gagner des guerres.

Il parait que les allemands n'ont pas une subtilité politique. Leurs aventures répétées, leurs impétieuses explosions biologiques, se sont toujours terminés dans la débacle. C'est comme s'ils n'ont jamais fait une guerre pour la gagner mais justement pour la perdre, occasion de se relever de nouveau vers une autre catastrophe. En conclusion l'Allemagne a falli à son rôle et à la dernière possibilité de survivance de l'occident. La seule chance d'avenir pour l'Allemagne c'est de se mettre au service d'une puissance étrangère, notamment sous celle de l'Amérique du Nord, si elle manifeste le désir de ne pas être engloutie par la Russie. Que le peuple allemand n'a pas compris son rôle, Cioran donne comme argument le fait que ce pays avait produit un Hegel et qu'il a élaboré "les thèmes du monde moderne," et que "c'eut été de leur devoir de se mettre au service d'une idée universelle et non d'une vision de tribu."³⁸ Mais même cette folie qui fut la dernière guerre mondiale témoigne que les allemands seuls en Europe pouvaient

³⁸Ibid.

réaliser encore des desseins insensés, parce qu'ils n'étaient pas complètement consommés.

Il est nécessaire maintenant, et d'après Cioran, de préciser l'aspect sanglant que les allemands eurent vis-a-vis des juifs pendant cette dernière guerre mondiale. Il est certain qu'entre les allemands et les juifs ont existé une attraction réciproque. Témoin leur cohabitation pendant plus de deux siècles. Au moment du nazisme, les allemands se crurent eux aussi élus, mais rien ne pouvait correspondre en eux-mêmes à cette prétention, rien ne le prédestinait à ce titre. Ils commencèrent à haïr les juifs justement parce qu'ils ne pouvaient pas atteindre leur rêve et leur universalité. D'ailleurs "comment les allemands, ces arrivistes de la fatalité, auraient-ils pardonné aux juifs d'avoir un destin supérieur au leur?"³⁹ La haine--nous dit Cioran--ne vient jamais du mépris elle naît d'un reproche qu'on évite à se faire à soi-même, surtout quand on constate la réalisation dans autrui de son propre idéal, à la recherche duquel on veut s'engager.

Lorsqu'on aspire à sortir de sa province et à dominer le monde, on s'en prend à ceux qui n'en sont pas à une frontière près: on en veut à leur facilité de déracinement, à leur ubiquité.⁴⁰

³⁹Ibid., p. 95.

⁴⁰Ibid., p. 96.

De la haine au crime ne fut qu'un pas. C'est de cette façon que les allemands, en voulant forcer l'histoire, ont fini dans un drame gratuit et sans aucune portée, perdant ainsi toute chance de s'élever:

A une destinée métaphysique ou religieuse, ils devaient sombrer dans un drame monumental et inutile, sans mystère ni transcendance, et qui, laissant indifférent le théologien et le philosophe, n'intéresse que l'historien.⁴¹

Bien que Cioran ne s'exprime pas précisément sur la philosophie allemande, on sait qu'elle est en tête dans la pensée occidentale moderne, c'est-à-dire depuis la Renaissance. Cioran constate qu'elle n'est pas supérieure à la philosophie grèque, hindoue ou chinoise. A la rigueur on peut "se passer d'elle et lui opposer les méditations d'un Cankara, d'un Lao-tse, d'un Platon."⁴²

En échange, le grand mérite de l'occident c'est sa création originelle en matière musicale. Dans ce domaine, il n'y a pas de précédent; "où trouver ailleurs l'équivalent d'un Montéverdi, d'un Bach, d'un Mozart?"⁴³ L'occident, en somme, n'a pas pu créer ni une métaphysique originale, ni une sagesse sans pareille, ni même une poésie sans exemple, mais dans son génie musicale, dont l'Allemagne à la plus grande partie, l'occident a donné

⁴¹Ibid.

⁴²Ibid., p. 43.

⁴³Ibid.

toute sa richesse d'âme, toute sa force. La musique sauve la face de l'occident, autrement condamné à créer une civilisation quelconque. Si l'Europe Occidentale et notamment l'Allemagne, sera mise dans la situation de déposer "son bilan" la musique seule témoignera en

Mais nous savons maintenant qu'ils (les allemands) n'ont plus le désir ni la capacité de se précipiter vers de nouvelles aventures, que leur orgueil, ayant perdu sa verdeur, se débilite comme eux, et que, gagnés à leur tour par le charme de l'abandon, ils viendront apporter leur modeste contribution à l'échec général.⁴⁴

IV. L'ESPAGNE

Entre l'Espagne et la Russie--nous dit Cioran-- il y a similitude de situations, puisque ces deux pays s'érigent en unique problème à cause de leurs anomalies et de leurs accidents de croissance, bien qu'en sens inverse par rapport au temps. Les troubles pour les russes furent leur fulgurante réussite littéraire au siècle dernier, réussite qui bouleversa leur conception

⁴⁴Ibid., p. 34.

de leur propre univers, d'où une manière insistante de s'interroger sur leur sort.

L'Espagne eut trop tôt ses commencements fougoux, commencements qui ont renversé le monde, mais qui ont crée un monde. Débuts fulgurantes qui donnèrent l'idée d'une universalité sans défaillance. La chute fut d'autant plus spectaculaire pour l'Espagne, qu'elle ne put jamais depuis s'insérer dans l'histoire. "La nation qui, au XVI^{eme} siècle, offrait au monde un spectacle de magnificence et de folie, la voilà réduite à codifier ses engourdissements."⁴⁵ Pendant trois siècles les espagnols eurent le temps de réfléchir à leurs misères et les transformer en problème central.

Bavards par désespoir, improvisateurs d'illusions, ils vivent dans une sorte d'apreté chantante, de nonsérieux tragique, qui les sauve de la vulgarité, du bonheur et de la réussite.⁴⁶

Si par absurde les espagnols changeraient leur "marottes" avec d'autres plus modernes, ils ne s'auraient que faire après une si longue absence dans l'histoire. L'inactualité c'est leur perspective et leur rythme, même quand ils sont anarchistes ou "calotius." L'Espagne est condamnée à jamais de ne pas pouvoir rattraper les autres nations parce qu'elle a gaspillée le meilleur de

⁴⁵Ibid., p. 49.

⁴⁶Ibid.

sa substance, parce qu'elle a songé à tel point sur la mort qu'elle est arrivée en faire une pratique viscerale. En reculant toujours vers le primordial, elle est descendue davantage dans l'impénétrable. "L'idée de décadence ne les préoccuperait pas tant si elle ne traduisait en termes d'histoire leur grand faible pour le néant, leur obsession du squelette."⁴⁷ Le paradoxe espagnol est si insoluble que ni Ganivet, ni Ortéga et ni Unamuno n'ont pas pu trouver une formule rationnelle. Fascinés toujours par le même problème et: "Ne pouvant le résoudre par l'analyse ils méditent sur Don Quichotte, chez lequel le paradoxe est encore plus insoluble, puisque symbole . . ."⁴⁸ Que le paradoxe espagnol est une interrogation essentielle il n'y a pas de doute et c'est pour cette raison que l'Espagne est si différente de tous les autres pays. Aussi c'est par ce paradoxe qu'on peut la comprendre. Pour un anglais par exemple, qui lui est assigné une mission, après "force rhétorique" il sait qu'il est anglais et il ne se pose pas de questions. Un Valéry dans la littérature française-- pour en donner un autre exemple--ne s'interroge pas sur la France, pays nontragique qui a achevé son sort. L'explication de cette particularité c'est Cioran qui va nous la donner.

⁴⁷Ibid., p. 50.

⁴⁸Ibid.

"C'est le mérite de l'Espagne de proposer un type de développement insolite, un destin génial et inachevé."⁴⁹
 Or, c'est justement à cause de ce développement insolite que l'Espagne s'érige en problème unique. Et c'est pour la même raison que l'espagnol d'aujourd'hui parle de son pays comme d'un univers--bien qu'il soit clos--mais qui lui fournit toujours un sujet de lyrisme ou de réflexion. Comprendre l'Espagne cela veut dire se pencher sur son passée. Songeons d'abord à leur frénésie pour la recherche de l'or et puis à leur effondrement. Ensuite se présentent devant nos yeux les figures des conquistadors. Rudes aventuriers qui coupaient tous les ponts derrière eux, pour être plus surs de leurs victoires.

L'obsession de l'horizon, ce goût personnel de la grandeur, l'attirait vers le risque. Bandit et chrétien, ils surent associer si étrangement la pitié au meurtre, la croix au poignard. Le catholicisme--d'après Cioran--fut à la hauteur de la situation par ses actes sanguinaires ainsi comme devait avoir toute religion inspirée!

La Conquête et l'Inquisition--phénomènes parallèles, issus des vices grandioses de l'Espagne. Tant qu'elle fut forte, elle excella au massacre, et y apporta non seulement son souci d'apparat, mais aussi le plus intime de sa sensibilité.⁵⁰

⁴⁹Ibid.

⁵⁰Ibid., p. 51.

Tout peuple cruel sait se rapprocher des sources de la vie, de ces sources qui réchauffent, car "la vie ne dévoile son essence qu'à des yeux injectés de sang."⁵¹ A ces beaux moments l'Espagne vivait ses instincts et elle apportait ses particularités intimes et spécifiques. Le regard de la philosophie est pâle, parce que raisonner cela veut dire une insuffisance vitale, une détérioration de l'instinct, opération de dédoublement du penseur pour énoncer--ce qu'on appelle--ses vérités, mais qui en réalité, ne représente qu'une insuffisance biologique. A l'époque de ses conquêtes l'Espagne ne se guida pas d'après une philosophie, mais elle montra son vrai visage. Or, être espagnol aujourd'hui ce n'est pas une évidence. Il souffre pour ce qu'il est et il se réjouit pour ce qu'il fut. Aucune certitude ne peut justifier son existence, "S'il s'accorde un avenir, il n'y croit pas réellement. Sa trouvaille: l'illusion sombre, la fierté de désespérer; son génie: le génie du regret."⁵² C'est certainement pour cette raison qu'en parlant avec un espagnol, il évoque son univers, son seul univers, l'Espagne et pourquoi il devient tour à tour ébloui ou morose, exalté ou abattu. Du moment qu'un pays devient une interrogation, il ne peut pas produire un philosophe de dimension, un penseur

⁵¹Ibid.

⁵²Ibid.

qui puisse s'élever aux cimes. C'est le cas bien visible de l'Espagne. La raison est bien simple. Un philosophe doit aborder les idées en spectateur et ensuite les faire siennes. Il a même besoin de jouer avec les idées, de les voir froidement du dehors, de les dissocier, de les peser avant d'élaborer un système. De la même manière se passe avec celui qui se penche à la méditation sur la connaissance. Si nous admirons les grecs, c'est justement pour cette qualité qu'ils eurent de se détacher d'eux-mêmes et de leur propre philosophie pour nous donner un aperçu dont ils ne font pas corps et âme avec leurs idées affectives et personnelles. Alors les espagnols :

Improperes à la contemplation intellectuelle, ils entretiennent des rapports assez bizarres avec l'idée. Combattent-ils avec elle? Ils ont toujours le dessous; elle s'empare d'eux, les subjugue, les opprime; martyres consentants, ils ne demandent qu'à souffrir pour elle. Avec eux, nous sommes loin du domaine où l'esprit joue avec soi et les choses, loin de toute perplexité méthodique.⁵³

On se rappelle qu'au début de ces pages, on trouve une ressemblance entre la Russie et l'Espagne. Cioran s'explique, qu'en somme, ces deux pays s'interrogent sur leur destin. L'Espagne souffre parce qu'elle est sortie de l'histoire et la Russie parce qu'elle veut à tout prix s'y établir. Mais . . . revenons à l'Espagne. Le

⁵³Ibid., p. 52.

nationalisme n'est qu'un masque, un mensonge accepté, un moyen d'escamoter un drame, réaction exaspérée de se donner l'illusion qu'on rattrape les événements. "En termes plus simples: un peuple qui est un tourment pour lui-même est un peuple malade."⁵⁴

Dans un essai de Cioran qui porte le titre "Le Commerce de Mystique" on rencontre bien sur quelques mystiques espagnols. Il nomme Louis de Léon et Saint Jean de la Croix contemporains de la Conquête. Ils luttèrent pour leur foi.

Leur idolatrie de non-vouloir de la douceur et de la passivité les garantissait contre une tentation à peine soutenable, contre cette hystérie surabondante dont procédait leur intolérance, leur pouvoir sur ce monde et sur l'autre. Pour le deviner, que l'on se figure un Fernand Cortès au milieu d'une géographie invisible.⁵⁵

Il y a chez les mystiques la passion de se torturer, la fierté du gémissement, une folie contagieuse qui ouvre les portes de l'obéissance. Pour ce qui est de la tyrannie, Cioran confesse que s'il serait devant l'alternative de choisir entre un mystique et un tyran, il accepterait le dernier. Il préfère un tyran parce qu'il ne se dissimule pas sous des formules, parce qu'il a un prestige équivoque, tandis que le mystique en déguise les visées, s'empare des consciences pour créer des ravages durables, tout

⁵⁴Ibid., p. 53.

⁵⁵Ibid., p. 152.

en restant à l'écart de tout reproche de sadisme ou d'indiscrétion. Il conclut à ce sujet qu' "Un monde sans tyrans serait aussi ennuyeux qu'un jardin zoologique sans hyènes."⁵⁶

Sans doute la Conquête fut sanglante et pleine de tyrans. Loin de s'inquiéter, Cioran affirme la nostalgie du fait, de l'acte historique, comme seul moyen créateur de valeurs sous toutes les formes. Qui fait agir l'homme? Cioran répond: "C'est le fou en nous qui nous oblige à l'aventure; qu'il nous abandonne et nous sommes perdus."⁵⁷ Dès que l'homme--en l'occurrence une civilisation--devient censé, son drame commence à se montrer sous l'angle de l'intimidation, de la lâcheté et à la fin de la métaphysique de régression, pour arriver à la pondération qui représente l'inévitable, ou mieux dit la chute.

Pour terminer ces pages consacrées à l'Espagne et comme c'est le dernier pays de l'Europe Occidentale, donnons à Cioran le dernier mot.

Sur son lit de mort, Philippe II fit venir son fils et lui dit: "Voilà où finit tout, et la monarchie." Au chevet de cette Europe, je ne sais quelle voix m'avertit: "Voilà où finit tout, et la civilisation."⁵⁸

⁵⁶Cioran, Histoire et Utopie, p. 87.

⁵⁷Cioran, La Tentation d'exister, p. 40.

⁵⁸Ibid., p. 46.

V. LE PEUPLE JUIF

A travers ses quatre volumes d'essais, un seul peuple échappe aux critiques de Cioran; c'est le peuple juif. Dans les pages qui suivent, nous allons situer la pensée de Cioran sur ce peuple connu par ses malheurs, mais aussi par ses admirables qualités. D'abord Cioran nous donne une première définition: "Etre homme est un drame; être juif en est un autre. Aussi le juif a-t-il le privilège de vivre deux fois notre condition."⁵⁹ D'où vient cette singularité? Passionnés pour le ciel, les juifs l'ont "colonisé" et c'est là où ils ont mis leur Dieu.

Immédiatement après ce fut par leurs prophètes, avec leurs visions hallucinantes, comme le désert où l'oeil se trompe facilement, où le vent soulève la poussière et où les phénomènes les plus étranges puissent prendre une vision aérienne, par leur imagination ardente, ces prophètes surent parler foudrés, poussière et cendres, en réussissant de cette manière à rendre le peuple juif unique dans le monde.

Sous couleurs de détourner leur peuple de l'idolatrie, ils se déchargeaient sur lui de leur rage, le tourmentaient et le voulaient aussi déchaîné, aussi terrible qu'eux. Il fallait donc le harceler, le

⁵⁹Ibid., p. 65.

rendre unique par l'épreuve, l'empêcher de se constituer et de s'organiser en nation mortelle.⁶⁰

Par leurs cris, par leur fanatisme, par leurs menaces, par leurs prédictions, les prophètes réussirent à ne pas laisser en paix ce peuple, à ne pas s'attacher à un présent, ni sur un territoire pour partager ainsi le sort de tant des peuples qui ont disparu historiquement et par rapport à leur vieillesse. Ce fut de ces prophètes qui sortirent le livre de Saint Jean.

Issue d'une mythologie d'esclaves, l'Apocalypse, représente le règlement de comptes le mieux camouflé qui se puisse concevoir. Tout y est vindicté, bile et avenir malsain.⁶¹

Pendant le joug romain, ce fut le seul peuple de l'Empire qui n'accorda crédit qu'à ses propres préjugés. Ce fut à cause de cette singularité aussi qu'un Cicéron, un Sénèque ou un Celse l'accusèrent de misanthropie.

Déjà, en 130 av. J. C., lors du siège de Jérusalem par Antiochus, les amis de celui-ci conseillèrent de "s'emparer de la ville de vive force et d'anéantir complètement la race juive; car seule de toutes les nations elle refusait d'avoir aucun rapport de société avec les autres peuples, et le considérait comme des ennemis"⁶²

Peut-être que les juifs auraient reconnu Christ s'il n'avait pas été accepté par d'autres peuples. Or, d'après leur spéciale particularité, les juifs ne pouvaient

⁶⁰Ibid., p. 94.

⁶¹Ibid., pp. 93-94.

⁶²Ibid., p. 68.

pas se confondre avec les autres peuples, partager leur destin et mourir avec eux.

Leur espoir messianique fut moins un rêve de conquérir les autres que d'en détruire les dieux pour la gloire de Jahweh: théocratie sinistre dressée devant un polythéisme aux allures sceptiques.⁶³

Etant choisis, les juifs ne connurent ni paix ni grâce, car leur dieu les tient toujours sous le régime de l'épreuve et alors leurs prières s'adressent à un dieu sans excuse. Le Moyen Age fut la période la plus dramatique. Ils furent souvent massacrés pour avoir crucifié Jésus qui fut aussi un juif. Aucun peuple à travers l'Histoire ne paya si cher un geste et un fait inconsidéré, mais qui, à la fin était naturel pour leur foi. Combattants par vocation, dialecticiens virulents, les juifs vivent toujours sous pression. Quoi qu'il soit le peuple le plus lucide, il se laisse entraîner par l'aventure et il n'y a rien qui le fasse hésiter. Les juifs ne pratiquent ni le tact, ni le protocole, qui sont en somme du ressort des nations établies et cela à cause de leur orgueil et de leur agressivité. Inassouvis, lucides, épris de passions, toujours dans la solitude, les juifs ne se laissent jamais entraîner par le désespoir, parce qu'ils ont la maladie du projet. Projeter c'est

⁶³Ibid., pp. 67-68.

leur art d'échapper au présent qui consomme, qui calme, et alors ils se fixent un lendemain, c'est-à-dire occuper l'esprit et le projeter vers l'avenir pour accrocher le devenir, idée centrale de la philosophie juive.

Par plus d'un côté, il s'apparente à ce serpent dont il fit un personnage et un symbole. N'allons cependant pas croire que lui aussi (le juif) à le sang froid; ce serait ignorer sa vraie nature, ses emballements, sa capacité d'amour et de haine, son goût de la vengeance où les excentricités de sacharite.⁶⁴

La fébrilité qu'un juif met en tout ce qu'il fait influence ses actes, modèle de fureur qui aiguillonne, qui emporte et qui fouette ses actions. Loin de se décourager, le malheur reste pour lui un échant. Et comme il ne connaît pas le repos, comme il ne peut pas non plus s'arrêter définitivement quelque part, il est toujours sous la pression du désir, d'où sa manière de vivre dans la nostalgie et dans l'anxiété. Comme les juifs en général redoutent leurs propres profondeurs, pour les éluder, pour échapper à leurs inquiétudes, alors ils parlent, ils parlent beaucoup. Mais parler pour eux, c'est plutôt une évasion.

Quand on est prêt à capituler, quel enseignement, quel correctif que leur endurance! Combien de fois, lorsque je mijotais ma perte, n'ai-je pas pensé à leur opiniâtreté, à leur entêtement, à leur réconfortant autant qu'inexplicable appétit d'être.⁶⁵

⁶⁴Ibid., p. 65.

⁶⁵Ibid., p. 80.

Au debut du XIX^{ème} siècle, les juifs se sentirent enfin libres, ils apparurent en pleine lumière avec une force qui étonna le monde. Eux qui paraissaient si humbles, si dépourvus d'ambitions politiques, eh bien ils éclatèrent d'une manière si inattendue et si intrépide qu'ils effrayèrent les sociétés dans lesquelles ils allèrent donner un nouveau développement, par leur soif de pouvoir et par leur goût de domination. Ce fut comme un nouveau type d'impérialisme fulgurant et curieux, mais ils surent apporter une infusion salubre et dynamique partout où ils commencèrent à s'affirmer.

Cupidés et généreux s'insinuant dans toutes les branches du commerce et du savoir, dans toutes sortes d'entreprises, non point pour thésauriser, mais, fervents du va-tout, pour dépenser, pour gaspiller; affamés en pleine réplétion, prospecteur d'éternité fourvoyés dans le quotidien, rivés à l'or et au ciel et mêlant sans cesse l'éclat de l'un et de l'autre--promiscuité lumineuse et effarante, tourbillon d'abjection et de transcendance--ils possèdent en leurs incompatibilités leur vraie fortune.⁶⁶

Si on revient sur leurs qualités essentielles-- on parle de celles qui ont forgées leur personnalité-- c'est uniquement pour mieux comprendre leur comportements et leur vraie nature. L'esprit de combat des juifs est quatre fois millénaire.

⁶⁶Ibid., pp. 80-81.

Si Moïse, par exemple, leur avait parlé dans un langage de lassitude métaphysique, les juifs leussent lapidé. Or, Moïse qui connaissait son peuple, leur parla foudres, tonnerres, loi, menaces et promesses conditionnées au prix d'une haute lutte sur soi-même. Si les juifs avaient eu la nostalgie de l'abandon et s'ils avaient cultivé l'absolu, alors ils suraient disparu depuis longtemps comme peuple. C'est d'ici leur attitude de veiller. De veiller toujours au nom d'une promesse que leur dieu ne tiendra peut-être jamais. Plus d'un peuple dans leur situation aurait déposé les armes, mais jamais ces combattants impénitents.

Pour lumineux que soit leur esprit, un élément souterrain y réside; ils surgissent, ils font irruption, ces lointains partout présents, toujours sur le qui-vive, fuyant le danger et le sollicitant, se précipitant sur chaque sensation avec un affolement de condamnés, comme s'ils n'avaient pas le temps d'attendre et que le terrible les guettât au seuil même de leurs jouissances.⁶⁷

Ce qui passionne les juifs, en dehors de leur penchant à l'aventure, ce sont ses paradoxes, ses contradictions qui incombent des souffrances, dont ils ne se sentent nullement découragés. Il est donc possible--affirme Cioran--que le jour où la religion chrétienne sera honnie, ils deviendront chrétiens. Pour le moment et comme

⁶⁷Ibid., p. 93.

toujours, les juifs sont en pleine activité. Ils entretiennent un état de fièvre et "une ville morte, est une ville sans juifs."⁶⁸ Tout en faisant le bilan de leurs qualités, Cioran arrive à une constatation non démunie de vérité:

Chose remarquable; seul le juif raté nous ressemble, est des "notres": il aura comme reculé vers nous-mêmes, vers notre humanité conventionnelle, éphémère. Faut-il en déduire que l'homme est un juif qui n'a pas abouti?⁶⁹

On comprend alors pourquoi les juifs ne sont pas dans le lot des peuples condamné à périr. En résumant on peut donc dire, à ce sujet, ces points de repère: qualités; la persévérance dans l'être, le devenir, la force permanente de l'acte, leurs veilles, singularités qui font d'eux un peuple unique. Défauts: passionnés, goût de domination et de vengeance. Un critique affirme que l'essai de Cioran consacré aux juifs représente le sommet de tout ce qu'on a écrit sur ce peuple aussi malheureux qu'admirable. En guise de conclusion de ces pages, Cioran va nous apporter son dernier aperçu sur les juifs:

Une patrie est un soporifique de chaque instant. On ne saurait assez envie --ou plaindre-- les juifs de n'en point avoir ou de n'en posséder que de provisoires, Israël en tête. Quoi qu'ils fassent et où qu'ils aillent, leur mission est de veiller; ainsi le veut leur immémorial statut d'étrangers.⁷⁰

⁶⁸Ibid., p. 82.

⁶⁹Ibid.

⁷⁰Ibid., p. 96.

VI. LES ETATS-UNIS

A travers l'oeuvre de Cioran, on ne trouve qu'une vingtaine de lignes consacrées à l'Amérique du Nord. Quand on lit attentivement ses essais on remarque qu'il s'occupe surtout de la civilisation de l'Europe Occidentale. S'il revient souvent sur la Russie, la raison est bien simple. Ce que cette puissance représente vraiment le plus grand danger pour cette Europe arrivée à un état qui voisine avec la décadence. En n'ayant plus sa volonté historique, l'Europe se prépare à subir l'invasion des hordes runo-mongoles pour détruire le berceau de la civilisation humaine. Les Etats-Unis ne représentent pas un danger semblable à celui des russes. Jamais Cioran ne mêle l'Amérique du Nord avec les pays occidentaux c'est-à-dire que les Etats-Unis ne sont pas atteints de cette maladie de la décomposition. Peut-on donc tirer la conclusion que l'Amérique du Nord est douée d'une forte volonté historique capable d'affronter les dangers contemporains, justement par la présence de la puissance russe? Il paraît que l'Amérique n'est ni historiquement assez mûr, ni intellectuellement assez corrompue pour réhabiliter la décadence occidentale. Et pourtant--affirme Cioran--elle a la tendance d'une hégémonie, mais avec beaucoup d'hésitations. Ces hésitations proviennent du

fait que l'Amérique n'est pas préparée à jouer un grand rôle dans le monde. Une nation se forge par le nombre de ses humiliations, de ses victoires et de ses défaites, ce mélange de larmes, de sang et de sueur. Philosophiquement on juge aussi une nation d'après le nombre de ses obsessions. Pour ce qui est d'Amérique, sa seule obsession-- si on peut l'appeler ainsi--c'est celle de rester chez soi et de vaquer à ses affaires, en évitant tout danger de mort surtout.

Dans ce cas là, elle ne peut intéresser ni un historien, ni un philosophe, ni même un théologien, mais certainement un économiste.

A l'encontre des autres nations qui durent passer par toute une suite d'humiliations et de défaites, elle (l'Amérique du Nord) n'a connu jusqu'ici que la stérilité d'une chance ininterrompue. Si, à l'avenir, tout lui réussit également, son apparition aura été un accident sans portée.⁷¹

Si on considère le passé comme un guide dans le sens qu'il imprime une personnalité organique à une nation, alors, il paraît que l'Amérique se trouve encore à la recherche de la sienne. Ce sont les événements, les leçons, l'évolution historique qui accélèrent ce procès aux Etats-Unis. "L'Amérique--nous dit Cioran--se dresse devant le monde comme un néant impétueux, comme une fatalité

⁷¹Ibid., p. 30.

sans substance."⁷² Toujours d'après Cioran, l'Amérique à des chances de se créer une volonté douée de valeurs, à conditions qu'elle se prépare à subir des catastrophes. En somme rien n'ouvre mieux les yeux, rien n'enseigne davantage que les grandes épreuves. Préparer de mauvais jours au peuple américain, voilà ce que nous propose Cioran!

"Après avoir vécu jusqu'ici hors de l'enfer, elle (l'Amérique) s'apprête à y descendre."⁷³ Dans son raisonnement, Cioran voit assez clair en ce qui concerne la puissance américaine. N'a-t-on pas assisté, ces dernières années à des changements, à des décisions, à des opinions de renoncements, qui ont donné beaucoup à penser aux amis et aux ennemis d'Amérique?

Rien n'est plus grave pour une grande nation que de se présenter devant l'Histoire avec une philosophie douteuse et oscillante, où un peuple ne peut pas trouver ni des justifications, ni sa foi pour lutter, pour vaincre, pour souffrir et pour mourir. Faute de matériel critique de la part de notre auteur, nous lui donnons la dernière parole. "Si elle (l'Amérique) se cherche un destin, elle ne le trouvera que sur la ruine de tout ce qui fut sa raison d'être."⁷⁴

⁷²Ibid.

⁷³Ibid., p. 31.

⁷⁴Ibid.

VII. LA RUSSIE

On ne peut pas examiner le passé de la Russie sans sentir une sensation d'inquiétude qui se transforme petit à petit en horreur. Passé sans nom, passé souterraine, passé d'attente, et qui loin de se gaspiller, ne fait--de nos jours--que présenter ce déséquilibre entre elle et la civilisation occidentale, par ses forces biologiques intactes, par ses goûts morbides favorables à une conquête, par son soi-disant messianisme slavophile et qui se propose de "sauver" l'Europe. Il y a dans le passé de la Russie deux éveils messianiques. Le premier fut occasionné par la chute de Byzance, événement qui donna à la Russie l'idée de se croire la troisième Rome par la religion orthodoxe, par son territoire et au nom d'une population passive. A l'époque elle profita d'un vide religieux, exactement comme elle profite aujourd'hui d'un vide politique. Pendant le siège de Constantinople par les Turcs, Rome hésita à aider des "schismatiques" en préférant probablement un ennemi lointain qu'un ennemi proche. Exactement comme de nos jours, les anglo-saxons ont accepté la prépondérance russe à celle d'Allemagne.

S'il leur est donné, comme tout le laisse présager, de mener à bien leurs desseins (les russes), il n'est

pas exclu, qu'ils règlent son compte au Souverain Pontif.⁷⁵

Pendant deux siècles et demi la Russie fut sous le joug mongole, époque sanglante, pleine d'humiliations et de servitudes, fait qui l'a exclue de l'histoire. En choisissant l'orthodoxie, les russes, se séparaient définitivement de l'occident et de la possibilité de se civiliser vite. Leur force d'aujourd'hui vient justement de ce retard dans la corruption intellectuelle. Toute hérésie religieuse n'est qu'un nationalisme déguisé, comme fut le cas de la Russie. La religion orthodoxe a joué un double rôle dans la vie du peuple russe pendant des siècles. D'abord elle a su laisser le peuple dans l'ignorance, dans une existence obscure et loin de tout événement, mais cela lui a permis "de s'affermir, d'accroître son énergie, d'entasser de réserves, et de tirer de sa servitude le maximum de profit biologique."⁷⁶ L'autre rôle de l'orthodoxie fut celui d'assister les tsars et de les stimuler vers un empire. Le développement littéraire de la Russie au XIX^{ème} siècle fut une surprise pour elle-même de manière à troubler ses propres conceptions

⁷⁵Cioran, Histoire et Utopie, p. 46.

⁷⁶Ibid., p. 49.

et à s'interroger sur son univers. On peut dire que ce fut le cas d'un développement anormal et local.

Mais justement pour Dostoïevski, la Russie, loin d'être un problème local, est un problème universel, au même titre que l'existence de Dieu. Une telle démarche abusive et saugrenue, n'était possible que dans un pays dont l'évolution anormale avait de quoi émerveiller ou déconcerter les esprits.⁷⁷

Le messianisme vient toujours d'une incertitude intérieure à laquelle on ajoute l'orgueil pour donner le goût des tares qu'on veut ensuite imposer aux autres. Le peuple russe, avec mille ans de despotisme, se trouve dans un univers qui n'est ni "mordu" par les actions nocives de la pensée, ni par les extrémités de la conscience qui provoquent l'anémie de tout acte historique.

Près de leurs origines, de cet univers affectif où l'esprit adhère encore au sol, au sang, à la chair, ils sentent ce qu'ils pensent; leurs vérités, comme leurs erreurs, sont des sensations, des stimulants, des actes.⁷⁸

La Russie reste toujours attirée par l'absession slavophile de conquérir l'occident. Il est certain qu'elle pourra le faire le jour où se produira l'explosion de son énergie. Et alors la Russie fera trembler des peuples qui sont, comme on a déjà constaté, démunis de toute volonté de s'affirmer dans l'histoire. La Russie d'ailleurs

⁷⁷Cioran, La Tentation d'exister, p. 48.

⁷⁸Ibid., p. 31.

est habituée aux catastrophes aussi bien qu'au despotisme séculaire.

Qu'elle les ait provoqués ou subis, la Russie ne s'est jamais contentée de malheurs médiocres. Il en sera de même à l'avenir. Elle s'aplatira sur Europe par fatalité physique, par l'automatisme de sa masse, par sa vitalité surabondante et morbide si propice à la génération d'un empire, par cette senté qui est sienne, pleine d'imprévu, d'horreur et d'énigmes, affectée au service d'une idée messianique, rudiment et préfiguration de conquêtes.⁷⁹

Le marxisme russe en voulant détruire Dieu, n'a fait que le rendre plus obsédant. La raison est bien simple. On peut tout prendre à un homme sauf son désir d'absolu, qui survit même après l'écroulement d'une religion. Or, comme le fond du peuple russe était religieux, il reviendra à la surface tout en s'accommodant avec les vicissitudes d'une doctrine qui se propose à anéantir tout esprit religieux. Cioran prévoit qu'après l'époque sanglante du marxisme, après cette "cure" forcée d'idées universalistes, plus le temps passe, plus la Russie devient forte et par cette voie elle prend davantage connaissance de ses racines, de son fond réel et tout cela pour triompher son fond religieux adopté aux nouvelles circonstances. Tout peuple qui adopte une doctrine étrangère à son esprit, à la tendance naturelle de la dénaturer, de la fausser, de la marquer pour toujours

⁷⁹Cioran, Histoire et Utopie, pp. 54-55.

est habituée aux catastrophes aussi bien qu'au despotisme séculaire.

Qu'elle les ait provoqués ou subis, la Russie ne s'est jamais contentée de malheurs médiocres. Il en sera de même à l'avenir. Elle s'aplatira sur Europe par fatalité physique, par l'automatisme de sa masse, par sa vitalité surabondante et morbide si propice à la génération d'un empire, par cette senté qui est sienne, pleine d'imprévu, d'horreur et d'énigmes, affectée au service d'une idée messianique, rudiment et préfiguration de conquêtes.⁷⁹

Le marxisme russe en voulant détruire Dieu, n'a fait que le rendre plus obsédant. La raison est bien simple. On peut tout prendre à un homme sauf son désir d'absolu, qui survit même après l'écroulement d'une religion. Or, comme le fond du peuple russe était religieux, il reviendra à la surface tout en s'accommodant avec les vicissitudes d'une doctrine qui se propose à anéantir tout esprit religieux. Cioran prévoit qu'après l'époque sanglante du marxisme, après cette "cure" forcée d'idées universalistes, plus le temps passe, plus la Russie devient forte et par cette voie elle prend davantage connaissance de ses racines, de son fond réel et tout cela pour triompher son fond religieux adopté aux nouvelles circonstances. Tout peuple qui adopte une doctrine étrangère à son esprit, à la tendance naturelle de la dénaturer, de la fausser, de la marquer pour toujours

⁷⁹Cioran, Histoire et Utopie, pp. 54-55.

à son sens propre. C'est exactement cet aspect qu'on remarque aujourd'hui en Russie. Le marxisme russe, commence déjà, après un demi siècle, à se débarrasser de tous les éléments étrangers pour devenir une force slavophile avec des visées impérialistes.

Tout est vertigineux et insaisissable dans l'histoire de ses idées révolutionnaires ou autres. Il est encore (le peuple russe) un incorrigible amateur d'utopies; or, l'utopie, c'est le grotesque en rose, le besoin d'associer le bonheur, donc l'invraisemblable, au devenir, et de pousser une vision optimiste, aérienne, jusqu'au où elle rejoint son point de départ; le cynisme, qu'elle voulait combattre. En somme, une féerie monstrueuse.⁸⁰

Que la Russie soit en train de rêver d'un empire universel, cela on peut l'envisager comme une éventualité. En échange elle peut conquérir toute l'Europe sans beaucoup de peine. A l'heure actuelle les russes doivent regarder l'occident comme le faisaient les mongoles vis-à-vis de la Chine, ou comme les Turcs qui entouraient Constantinople. La différence est que les Russes ont assimilé certaines valeurs occidentales, tandis que les Mongoles n'en connaissaient point. Puisque la Russie n'a pas participé aux faits de la Renaissance, c'est de là qui vient la différence entre elle et les pays occidentaux. Néanmoins la Russie aspire à la civilisation et cela signifie qu'elle aspire implicitement à la décadence.

⁸⁰Ibid., p. 56.

Devant la fragilité et le renom de l'occident, ils éprouvent (les russes) une gêne, conséquence de leur réveil tardif et de leur vigueur inemployée: c'est le complexe d'infériorité du fort. Ils y échapperont, ils le surmonteront. L'unique point lumineux dans notre avenir est leur nostalgie, secrète et crispée, d'un monde délicat, aux charmes dissolvants. S'ils y accèdent (tel apparaît le sens évident de leur destin) ils se civiliseront aux dépens de leurs instincts, et perspective réjouissante, ils connaîtront, eux aussi, le virus de la liberté.⁸¹

Si on analyse bien la Russie, elle n'a pas eu jamais une attitude nette devant l'occident. Elle oscille entre l'attirance et la répulsion, comme devant un monde pourri mais enviable.

Répugnant à se définir et à accepter des limites, cultivant l'équivoque en politique et en morale, et, ce qui est plus grave, en géographie, sans aucune des naïvetés inherentes aux "civilisés" rendus opaque au réel par les excès d'une tradition rationaliste, le Russe, subtil par intuition autant que par l'expérience séculaire de la dissimulation, est peut-être un enfant historiquement, mais en aucun cas psychologiquement; d'où sa complexité d'homme aux jeunes instincts et aux vieux secrets, d'où également les contradictions, poussées jusqu'au grotesque, de ses attitudes.⁸²

Si on établirait une carte de vitalité de l'Europe, on constaterait que plus on avance vers l'est, plus l'instinct est plus fort. Mais on ne doit pas croire que cette vitalité est une exclusivité russe. Dans la même situation se trouve la Pologne, la Roumanie, la Hongrie, la Bulgarie et la Yougoslavie, pays qui n'ont

⁸¹Ibid., p. 58.

⁸²Ibid., pp. 55-56.

pas dit--comme la Russie d'ailleurs--leur dernier mot dans l'histoire. Ce sont des pays d'un martyr anonyme, maltraités, désemparés, déshérités. Mais revenons à la Russie et à sa puissance d'aujourd'hui. Si au XIX^{ème} siècle les russes se demandaient si ce colosse était venu dans le monde pour rien, il paraît aujourd'hui qu'il est bien venu pour un sens de conquête et dans une époque, comme la nôtre, où l'Europe Occidentale ne demande qu'à être bafouée. N'importe qui peut faire une carte idéologique de l'Europe pour constater que la Russie s'étend beaucoup plus loin que ses frontières géographiques, dans une sphère d'influence qui s'étend comme une épidémie. Avec ses siècles de ténèbres et de terreurs la Russie est apte à se mettre en marche et elle ne manquera pas à donner le coup de grâce à la vieille Europe. D'ailleurs tout ce qui se passe dans le monde tourne autour des événements provoqués par la Russie, ou bien par l'idéologie marxiste. Sa prépondérance vient donc de son retard historique. Quant à ses obsessions, elles sont identiques depuis des siècles. On ne peut pas croire qu'elle soit disposée à un régime libéral. Pour arriver là, il faudrait qu'elle s'affaiblisse, qu'elle gaspille ses forces, même qu'elle perde son caractère spécifique. Notre siècle a été marqué par deux tyrans: Hitler et Stalin. D'après

Cioran, ils ne furent que les précurseurs d'un sombre avenir.

L'immobilité apparente de la Russie lui donne des avantages incontestables sur un monde ravagé et consommé. Il ne reste dans le monde d'aujourd'hui que l'Amérique du Nord. Sera-t-elle capable de défendre le monde libre, de le réhabiliter et de lui donner un simulacre d'avenir? Pour terminer ces pages, un passage dantesque de Cioran, va nous préfigurer l'avenir.

Depuis des millénaires, l'appétit de puissance s'étant éparpillé en de multiples tyrannies, petites ou grandes, qui ont servi ça et là, le moment semble venu où il doit enfin se ramasser, se concentrer, pour culminer en une seule expression de cette soif qui a dévoré et dévore le globe, terme de tous nos rêves de pouvoir, couronnement de nos attentes et de nos aberrations. Le troupeau humain dispersé sera réuni sous la garde d'un berger impitoyable, sorte de monstre planétaire devant lequel les nations se prosterneront, dans un affarement voisin de l'extase.

L'univers agenouillé, un chapitre important de l'histoire sera clos. Puis commencera la dislocation du nouveau règne, et le retour au désordre primitif, à la vieille anarchie; les haines et les vices étouffés resurgiront et avec eux les tyrans mineurs des cycles expires.⁸³

⁸³Ibid., p. 73.

CHAPITRE IV

CONCLUSIONS

Le but de cette thèse est celui de fixer la pensée de l'écrivain choisi, de manière à correspondre au titre donné à cette étude. Que cette pensée soit déconcertante pour ne pas dire cruelle cela ne fait qu'accroître l'intérêt qui suscite l'oeuvre de Cioran.

Arrivé à un point de lucidité, où l'objectivité devient règle, Cioran n'est pas dans la situation de se chanter à soi-même des berceuses, ou bien de souscrire à une époque visiblement déclinante. Quelqu'un devait dire la vérité, s'élever au milieu de son temps, se pencher sur la civilisation contemporaine, pour en saisir la nature du mal qui la mine, qui la défigure et finalement qui la consume. Ainsi que, ceux qui cherchent un point de repère, un guide enfin vers un optimisme facile, qu'ils ne s'adressent pas à l'oeuvre de Cioran. En échange ses essais ouvrent les yeux, enseignent la désillusion pour mieux se ressaisir, pour reconsidérer, pour mieux s'orienter. On dit que Cioran est un penseur négatif. Rien de plus vrai par rapport à son époque, qui est la nôtre, et par rapport aux vérités qu'il nous fait connaître. Aurait-il pu être autrement?

Dans ses analyses, les évidences s'imposent par elles-mêmes, aussi bien que les conclusions auxquelles il arrive à formuler. Qui peut saisir mieux une civilisation? D'aucune manière un sujet qui appartient organiquement à cette civilisation. Par égoïsme il ne sera jamais à la hauteur de la vérité. "Plus dégagé, plus libre, le nouveau venu l'examine sans calcul et en saisit mieux les défaillances."¹ En somme Cioran n'avait que deux possibilités: ou se confondre avec son époque pour ajouter de nouvelles louanges, ou bien choisir l'attitude qu'on connaît et qui fait aujourd'hui l'objet de son oeuvre. Il apparaît que ce n'est pas Cioran qui est négatif, mais c'est l'époque qui lui fournit largement ce négativisme. Mais ce qui intervient chez Cioran, c'est sa sensibilité personnelle pour cette civilisation dont il constate amèrement non seulement ses défaillances, mais aussi un manque de justifier l'existence contemporaine. Tout en descendant dans ses analyses sur les civilisations, sur les moteurs de l'histoire et sur lui-même, il ouvre les portes du désespoir. Il s'agit de son désespoir à lui en face de son époque, lutte dramatique que le lecteur de ses essais peut l'observer du dehors. Bien qu'il découvre

¹E. M. Cioran, La Tentation d'exister (Paris: Ed. Gallimard, 1958), p. 24.

un soupçon d'attachement à la vie, à la fin il ne peut pas lier les deux bouts. Et c'est à partir de ce moment qu'il se met en accusation, il se moque de lui-même et en s'enfonçant ainsi dans l'incurable.

Nul ne peut atteindre à l'égard du monde et de soi à une indifférence totale. C'est en avivant ses blessures que Cioran entretient une sensualité qui rend pour lui comme pour les autres l'ataraxie impossible.²

Pour arriver à cette indifférence, Cioran ne peut la faire sans se dépouiller de ces joies qui font l'apanage d'une lucidité intellectuelle comme la sienne et sans dépouiller l'époque de tous ses faux mirages. On peut dire que chez Cioran, il s'agit d'une agonie voulue comme résultat positif de l'in vraisemblable. Voilà ce que vient de dire un critique américain qui écrit à propos de Cioran.

As Miss Sontag points out, he is (Cioran) unable to move beyond history, or rather the attitudes of history; he is still a victim of time. There is no principle in his thought of relaxation, that letting go by means of which the self and the moment may announce themselves without need for justification by the future or the past. He writes of "the philosophy of unique moments, the only philosophy," but it remains a philosophy, a consolation and a substitute. What is needed, perhaps, is a newer kind of heroism than his, of the sort Miss Sontag touches on when she compares Cioran with John Cage and finds the latter more centrally involved in an act of freedom, because of his less fierce will, his greater capacity

²Claude Mauriac, L'Alittérature Contemporaine, (Paris: Ed. Albin Michel, 1958), p. 123.

to forget. Meanwhile Cioran is there to give us "this lesson in perplexity," this noble example of how, short of peace, the mind has to see to it that we don't mistake what we have, that we don't find it peaceful.³

Le pessimisme donc de Cioran ne peut pas servir à stimuler une nouvelle idée philosophique, du moment qu'il faut revenir en prendre la voie qui mène vers l'accomplissement majeur des hommes et des notions pour correspondre à ce qu'ils ont su créer. Mais Cioran sait très bien--comme nous l'avons déjà dit--qu'on ne soigne pas le destin. Le résultat de ses interrogations donne cette amertume si caractéristique de ses essais, aussi bien que cette fine ironie quand il veut être à la hauteur de l'incurable et enfin cette idée du néant qui mène vers l'absolu et d'où Cioran domine le paysage, sans se soucier de prendre en considération le pour et le contre. Il refuse de croire dans la démocratie, en la considérant comme un système incapable de faire face aux vérités historiques contemporaines. Mais cela ne veut pas dire que Cioran soit un partisan de la violence, de la guerre et des conquêtes. Une civilisation c'est un cycle organique; cela veut dire qu'elle possède un

³Richard Gilman, "The Revolt Against Becoming," (Miss Sontag est la personne qui a écrit l'introduction du livre de Cioran) The Temptation to Exist, translated by Richard Howard (Chicago Quadrangle--1968), The New Republic (May 18, 1968).

certificat de naissance, qu'elle grandit et qu'elle va inexorablement vers la décadence. Or, c'est cette décadence qui le mène à enquêter et à tirer ses conclusions. Tout ce qui précède une civilisation représente un volume d'énergie et de volonté qu'on chercherait en vain de nos jours, à l'exception de l'Amérique du Nord et surtout de la Russie. On se demande si on peut accepter d'une manière complète la pensée de Cioran. A cette question, il paraît qu'un critique américain veut nous donner une réponse.

Cioran's first book published in the United States, The Temptation to Exist, presents his dark vision in a series of highly personal, paradoxical meditations that almost defy criticism and can only be categorically accepted or rejected.⁴

Quant au néant de Cioran, le même auteur et dans le même article, nous donne une définition qu'on peut prendre en considération quand il écrit:

Cioran contends that the only common ground between men--believers and nonbelievers alike--is the illogical temptation to exist, to resist the acceptance of nothingness.⁵

Contrairement aux philosophes qui attend encore quelque chose de la philosophie, soit par un système, soit par une contribution de manière à présenter une

⁴"Visionary of Darkness," Time, (New York: August 9, 1968), p. 50.

⁵Ibid., p. 51.

vision du monde ou bien une nouvelle interprétation de l'histoire, Cioran ne trouve pas qu'il ait quelque chose à dire à ce sujet. En formulant clairement l'anatomie de la décadence, tantôt par comparaisons, tantôt par raisonnements qui résistent à la critique, avec furie, rage et acharnement, Cioran fixe les images qui expliquent l'imposture du héros, du conquérant, du saint et du sage, leurs déficiences qui les ont poussé vers l'action et les résultats qu'ils ont donné à travers l'histoire.

What makes this remarkable book (The Temptation to Exist) more than just another monody of despair--one more vanity-of-vanities--is that Cioran plays both sides of the chessboard. While his black pieces relentlessly move toward checkmate, his white pieces squirm desperately to escape. He resists passionately the trend of his own conclusions.⁶

Esthète du désespoir, Cioran tend à nous communiquer sa lucidité individuelle sur les ruines de toutes les fins, car la décadence se place en dehors de l'histoire et elle vit du jour au lendemain dans une inutilité qui décompose. Arrivé au sommet de ses analyses, Cioran se réserve le droit de jeter un coup d'oeil sur l'effondrement de toute consolation, après quoi il se donne la peine d'atteindre l'élégance de tous les renoncements contemporains.

⁶Melvin Maddocks, The Christian Science Monitor (Boston: October 16, 1968), p. 9.

Mais on peut dire que par une alchimie qui lui reste personnelle, il extrait (Cioran) du désespoir même un principe de ferveur, une sorte de frénésie lucide. Aux confins de son eschatologie négative, s'évanouit la contradiction entre le vide et la plénitude.⁷

Il est donc facile à constater que le sujet de cette thèse touche de près, notre situation d'aujourd'hui. La civilisation contemporaine, pour qu'elle puisse survivre, doit faire face aux dangers et aux menaces qui viennent de l'intérieure par la décomposition et de l'extérieure par la volonté de conquête de certaines puissances qui ont conservé leurs instincts, loin d'une civilisation qui ne peut donner comme résultat qu'une diminution de la biologie humaine. En pénétrant sans ménagement aux cimes de ces vérités, Cioran, en tant que metaphysicien du néant, nous fait comprendre les axiomes du crépuscule. "And he is, (Cioran) on the evidence of this collection of essays, one of the most interesting writers of our day."⁸

⁷Magny de O., Ecrivains d'aujourd'hui (Paris: Ed. Grasset, 1960), p. 193.

⁸Daniel Stern, Book World (Chicago, September 22, 1968), p. 6.

BIBLIOGRAPHIE

BIBLIOGRAPHIE

A. LES OEUVRES DE CIORAN MENTIONNEES DANS CETTE THESE

1. Volumes

Cioran, E. M. Histoire et Utopie. Paris: Ed. Gallimard, 1960. 194 pp.

Il contient six essais avec ces titres: (1) "Sur Deux Types de Société," (2) "La Russie et le Virus de la Liberté," (3) "A l'Ecole des Tyrans," (4) "Odyssée de la Rancune," (5) "Mécanisme de l'Utopie," et (6) "L'Age d'Or."

_____. Précis de Décomposition. Paris: Ed. Gallimard, 1949. 252 pp.

Ce volume est divisé en quatre parties avec ces titres: (1) "Précis de Décomposition," (2) "Le Penseur d'Occasion," (3) "Visages de la Décadence," et (4) "Le Décor du Savoir."

_____. La Tentation d'exister. Paris: Ed. Gallimard, 1956. 235 pp.

Il contient les essais suivants: (1) "Penser Contre Soi," (2) "Sur une Civilisation Essoufflée," (3) "Petite Théorie du Destin," (4) "Avantage de l'Exil," (5) "Un Peuple de Solitaires," (6) "Lettre sur Quelques Impasses," (7) "Le Style Comme Aventure," (8) "Au de la du Roman," (9) "Le Commerce des Mystiques," (10) "Rages et Résignation," et (11) "La Tentation d'exister."

2. Autres Essais de Cioran

Cioran, E. M. "Les Dangers de la Sagesse," La Nouvelle Revue Française (Paris: 1^{er} avril, 1964), pp. 585-598.

_____. "Désir et Horreur de la Gloire," La Nouvelle Revue Française (Paris: 1^{er} juin, 1963), pp. 981-994.

_____. "Le Sceptique et le Barbare," La Nouvelle Revue Française (Paris: 1^{er} juin, 1962), pp. 985-1000.

B. OUVRAGES DE REFERENCE

Boisdeffre, Pierre de. Une Histoire Vivante de la Littérature d'Aujourd'hui. Paris: Librairie Académique Perrin, 1968. 1088 pp.

Oeuvre de critique couronnée par l'Académie française. Ce livre offre une vue panoramique de toute la littérature française de nos jours.

Clouard, Henri. Histoire de la Littérature Française de 1915 à 1960. Paris: Ed. Albin Michel, 1962. 678 pp.
Vaste étude critique (Du symbolisme à nos jours).
Le livre est divisé en quatre parties avec de nombreux chapitres.

Mauriac, Claude. L'Alittérature Contemporaine. Paris: Ed. Albin Michel, 1958. 259 pp.

Il se trouve dans cette étude une présentation critique de 17 écrivains. Citons: Artaud, Bataille, Beckett, Kafka, Leiris, Michaux, Robbe-Grillet, Miller, Nathalie Sarraute, etc.

Picon, Gaëtan. Panorama de la Nouvelle Littérature Française. Paris: Ed. Gallimard, 1960.

Il paraît que ce livre de critique place Picon parmi les meilleurs critiques contemporains de la littérature moderne.

Pingaud, Bernard. Ecrivains d'Aujourd'hui de 1940 à 1960. Paris: Ed. Grasset, 1960. 535 pp.

Dictionnaire anthologique et critique. Le comité de publication formé par Abirached; Aury, A.; Berger, Y.; Fernandez, D.; Nourissier, F.; etc. en ayant comme directeur, Bernard Pingaud. Il y a dans cette étude des considérations sur 59 écrivains modernes. En ce qui concerne les essais de Cioran, c'est Magny de O., qui lui consacre quelques pages.

C. REVUES ET JOURNAUX

Gilman, Richard. "The Revolt Against Becoming," The New Republic, (May 18, 1968).

Il s'agit d'un article de critique littéraire sur le volume d'essais de Cioran traduit et publié aux Etats-Unis en 1968, sous le titre, The Temptation to Exist.

Maddocks, Melvin. "Pilgrims," The Christian Science Monitor, October 16, 1968, p. 9.
Article qui trace une parallèle entre Cioran et Ionesco sur la pensée contemporaine.

Stern, Daniel. "Irony as Cosmic Clown," Book World, (Chicago Tribune) 18 (September 22, 1968), p. 6.

Cet article fait une présentation sur le volume d'essais de Cioran, Temptation to Exist.

"Visionary of Darkness," Time, (New York: August 9, 1968), pp. 50-51.

Cet article apporte de justes considérations sur le volume de Cioran traduit en anglais.